

SOMMAIRE

- Le mot du Président
- L'assemblée générale 2017
- MONCHARTOURN 2016
- Paysages du front belge
 - Le Moyen-Orient dans la 1^{ère} guerre mondiale
 - Le partage du Moyen-Orient
 - La bataille navale du Jutland (1^{ère} partie)
- Guantanamo

Chers camarades,

L'année 2016 s'achève et nous laisse un goût amer, de profonde tristesse et sans doute d'impuissance face à la menace terroriste qui a mis en œuvre une barbarie sans nom. Nos démocraties et les valeurs qu'elles garantissent à chacune et chacun d'entre nous ont été bafouées et sont mises en danger de manière sordide et lâche. De trop nombreuses victimes frappées dans leur chair et leur esprit, pour longtemps encore, sont dans l'effroi le plus complet.

La Défense est dans les rues pour faire face à ce terrorisme aveugle qui frappe sans prévenir et qui engendre un sentiment d'insécurité permanent dans la population. Cette façade n'a qu'un objectif, faire semblant de rassurer les citoyens. En effet, nos militaires ont-ils vraiment les moyens de faire face à ce fléau bien réel ?

Il est urgent que nos responsables politiques laissent de côté leurs querelles égoïstes et prennent des décisions qui vont uniquement dans l'intérêt de la nation et qui protègent les citoyens. Le temps n'est plus à l'improvisation ni aux décisions prises au coup par coup. Au contraire, une politique de défense cohérente, et non pas uniquement basée sur des restrictions budgétaires, doit être réfléchie et mise en place non seulement au sein de notre pays mais également sur le plan international. Le vrai combat à mener n'est pas entre les politiques mais bien au contraire de mettre en pratique par des solutions efficaces, notre devise nationale pour, ensemble, combattre cet ennemi aveugle. Cet ennemi qui n'a d'ailleurs aucune règle et fait fit du droit de la guerre tant vis-à-vis des militaires que des populations civiles.

La sécurité au plan international est également extrême. J'ai le sentiment de revenir quarante ans en arrière, au moment de la guerre froide. Au lieu d'avoir une attitude commune, les blocs resurgissent. Chacun se replie derrière une politique d'intérêt particulier, en soutenant des régimes qui font régner la terreur et oublie que des populations innocentes souffrent au quotidien.

Sans transition, je vous propose de nous réunir lors de notre assemblée générale qui se tiendra le 4 février prochain. Les infos se trouvent dans ce Contact.

Je vous souhaite ainsi qu'à tous ceux et toutes celles qui vous sont chers de bonnes fêtes de fin d'année mais surtout, de rester positif quant à l'avenir.

Le Président



Assemblée générale Samedi 04 février 2017

16H15 Dépôt de fleurs au monument des Chasseurs à Pied
17H00 Assemblée générale
18H00 Conférence *
19H15 Apéritif
20H00 Toast à sa Majesté le Roi suivi du repas de tradition
Tenue : SD avec bijoux ou tenue de ville

* « La retraite allemande de la Normandie à l'Allemagne 1944 »

Conférence de Monsieur Joël BEYAERT

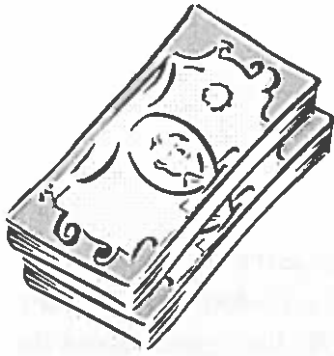
Participation au repas de tradition:

Membre du CROR/Mons 40,00 € (*)

Non membre : 50,00 €

à verser au compte BE64 0015 7243 3452 du CROR Mons

(*) Membre en règle de cotisation 2016 au 31 décembre 2016



Cotisation 2017

Chers amis OR,

Ce dernier numéro de « Contact » de l'année est l'occasion de vous rappeler que la cotisation reste la même pour ce nouvel exercice. Cette dernière est toujours fixée à 12,50 € et peut être versée au compte BE64 0015 7243 3452, code Bic GEBABEBB de notre association.

C'est en étant nombreux, OR en activité et honoraires, que nous parviendrons à faire entendre notre voix principalement si nous souhaitons avoir une certaine influence en matière de politique de la réserve.

D'avance je vous remercie,

A. KICQ

Cdt (Hr)

Président

Chers Amis OR,

Vous êtes invités à participer à l'Assemblée Générale statutaire de votre Cercle. Cette Assemblée Générale se déroulera le samedi 04 février 2017 à 17H00, aux Ateliers des FUCaM, rue des Sœurs Noires, 2 à Mons. Au cours de cette A.G., les responsables de branche dresseront le bilan de l'année 2016 et vous soumettront les perspectives et évolutions pour l'année 2017.

Ordre du jour :

- Lecture du procès-verbal de l'Assemblée du 23 janvier 2016
- Appel de deux scrutateurs aux élections
- Appel nominal des présents et des votants
- Rapport du Président, le Cdt Hre A. KICQ
- Rapport du Vice -Président et S1, le Cdt Hre R. TASIAUX
- Rapport du S2, le Lt-Col(r) E. POSKIN
- Rapport du S4, le Cdt (r) Ph. DELATTRE
- Rapport des commissaires aux comptes pour l'exercice 2016, Lt-Col Hre Jacques FONDU et Cdt Hre Christian Massy
- Election du Conseil d'Administration

Sont sortants et rééligibles les administrateurs suivants :

- Ph. DELATTRE
- J-L. DRUART
- A. STOUFFS

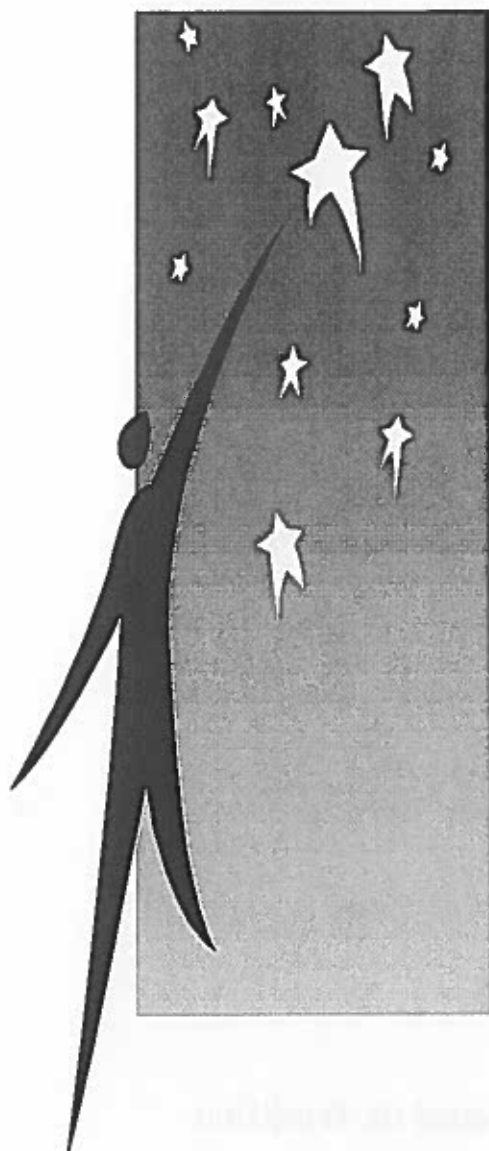
A posé sa candidature

- Thierry MARCQ

Les lettres de candidature à un poste d'Administrateur doivent parvenir pour le 15 janvier 2017 au plus tard au Président A. KICQ, Rue de la Licorne, 34 à 7022 Hyon.

Les candidatures à la Présidence doivent parvenir pour le 31 décembre 2016 au plus tard au Vice-Président Raymond TASIAUX, Drève du Prophète, 62 à 7000 Mons.

Seuls les membres en règle de cotisation au 31.12.2016 pourront prendre part au vote pour les élections du 04.02.2017.



Assemblée Générale du CROR Mons

04.02.2017

Menu

APERITIF et zakouskis chauds et froids

Toast à SA Majesté le Roi

Buffet

Poissons et Viandes

En froid :

Salmon Vapeur, Mousse de maquereau, Hareng « Doux » Fumé, « Truite » Pomme et mangue

Jambon de Serrano

Salades variées (Roquette, Fêta, mesclun)

Pâtes tricolores au Pesto,

Semoules aux Fruits Secs

Salade de carottes au Coriandre

En chaud :

Dés de poulet de Bourgogne, Gratin Dauphinois, sauce aux Ecrevisses, Filet de Porcelet Saumur

Chiconettes

Accompagnements

Pains « Bio », Salades et Sauces

Buffet Dessert et Café

VINS blanc et rouge

Eaux plate et pétillante

Participation aux frais : 40,00 € (*) pour les membres et
50,00 € pour les non membres

Comment vous inscrire ?

- Soit en versant la somme au compte BE64 0015 7243 3452 avec la cotisation 2017 (12,50 €), cela fait 52,50 €
- Soit en le signalant par lettre, téléphone au Président, A. KICQ, Rue de la Licorne 34 à 7022 Hyon (Tél : 065/35 42 85)
GSM 0485/13 12 01,
e-mail : alain.kicq@hotmail.be

Soit en le signalant par lettre ou téléphone au Vice Président,
R. TASIAUX
Drève du Prophète 62 à 7000 Mons (Tél. 065/33 58 75),
GSM 0475/68 74 57, e-mail: ait-belgium@skynet.be)

(*) Pour les membres en règle de cotisation 2016 au 31 décembre 2016

AG du 04 février 2017

Ateliers des FUCAM

Rue des Sœurs Noires, 2 à 7000 Mons

Entrée par la rue du Grand Trou Oudart

Programme

16h15 Dépôt de fleurs au monument des Chasseurs à Pied,
Place des Chasseurs à Mons

17h00 Accueil et Assemblée Générale statutaire

18h00 Conférence donnée par Madame Jacqueline BURRION

« La retraite allemande de la Normandie à l'Allemagne en 1944 »

19h15 Apéritif

20h00 Toast à Sa Majesté le Roi suivi du repas de tradition

Tenue : SD avec bijoux ou tenue de ville

Accès au parking des Ateliers des FUCAM par la rue du Grand Trou
Oudart



Distinctions honorifiques

Les membres du Cercle Royal des Officiers de Réserve de Mons, ayant reçu durant l'année 2016 une distinction honorifique à titre militaire, sont priés de se faire connaître **le plus rapidement possible** auprès de notre S4, le Cdt (R) Ph. DELATTRE,
Chaussée Roi Baudouin, 173 à 7030 Saint-Symphorien.

Afin de faciliter le protocole (et surtout la tâche du Président lors de la remise du bijou de la décoration), il est demandé de fournir, non seulement une copie du diplôme, mais aussi un bref CV civil et militaire (à envoyer au Président du CROR/Mons).

Je félicite les heureux récipiendaires et les remercie des nombreux moments qu'ils ont consacrés à notre cause et qu'ils consacreront encore au détriment de leurs loisirs familiaux.

A. KICQ

Cdt Hre

Président

MONCHARTOURN 2016

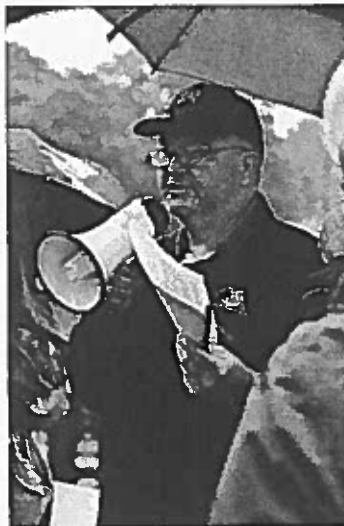
Le 17 septembre, 60 personnes des cercles hennuyers ont participé à la visite du secteur belge de Nieuport à Dixmude ant la première guerre mondiale.

Notre guide, le Lt-Col Hre Gilbert Delaruelle, nous avait fixé rendez-vous au monument du Roi Albert à Nieuport. Ce fut sous une pluie battante que les présidents des associations et les participants ont déposé une gerbe sous la statue du Roi chevalier.



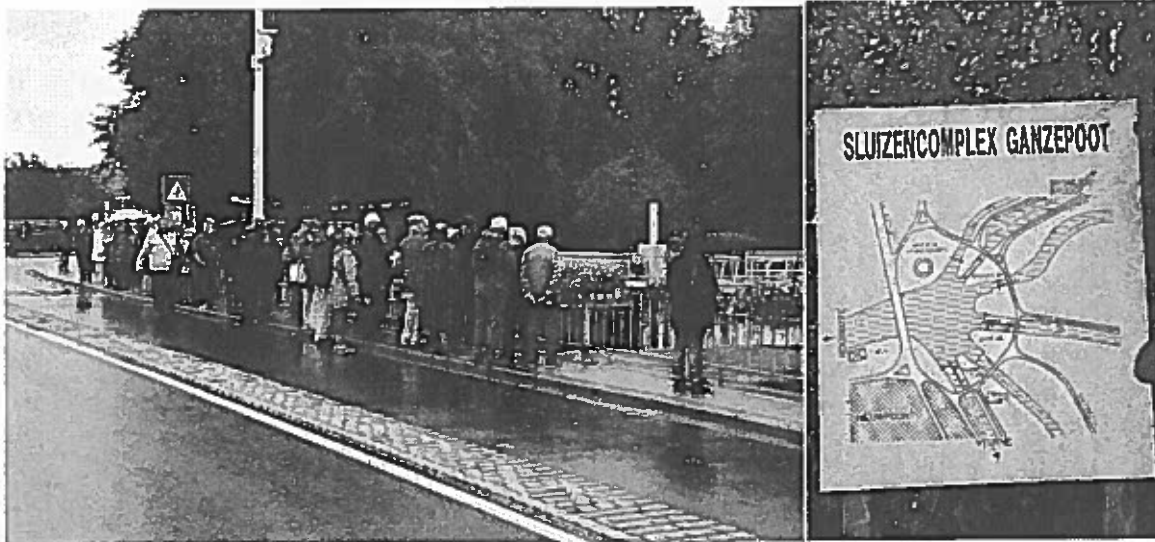
Moment de recueillement au Roi Albert

Gilbert avait eu l'excellente idée de réaliser un document qui reprenait les différents éléments tels que la géographie de la zone, l'hydrographie de la plaine de l'Yser, le complexe éclusier de Nieuport, l'inondation ainsi que les unités belges qui ont combattu à Nieuport de 1914 à la fin du conflit.



Notre guide Gilbert Delaruelle a mis les moyens pour se faire entendre

Nous avons d'emblée visité l'ensemble du site des écluses proche du monument Albert 1^{er} où nous avons découvert la tactique de l'armée belge d'inonder la zone tout en tenant compte des marées.



Balade autour du complexe des écluses

Le nombre important de participants a fait que le groupe s'est scindé en deux pour faciliter, d'une part, la visite du musée qui se situe en dessous du monument mais aussi à cause du nombre de places disponibles au restaurant. C'est ainsi que votre serviteur s'est improvisé guide et, fort de son expérience des musées montois, s'est lancé dans les commentaires de la visite de ce musée très intéressant à plus d'un titre.

Après l'excellente dégustation d'un repas typique de la région, poisson oblige, la visite du secteur s'est prolongée par la ligne de défense principale à Ramskapelle où des unités d'infanterie de ligne se sont battues avec un immense courage et opiniâtreté.



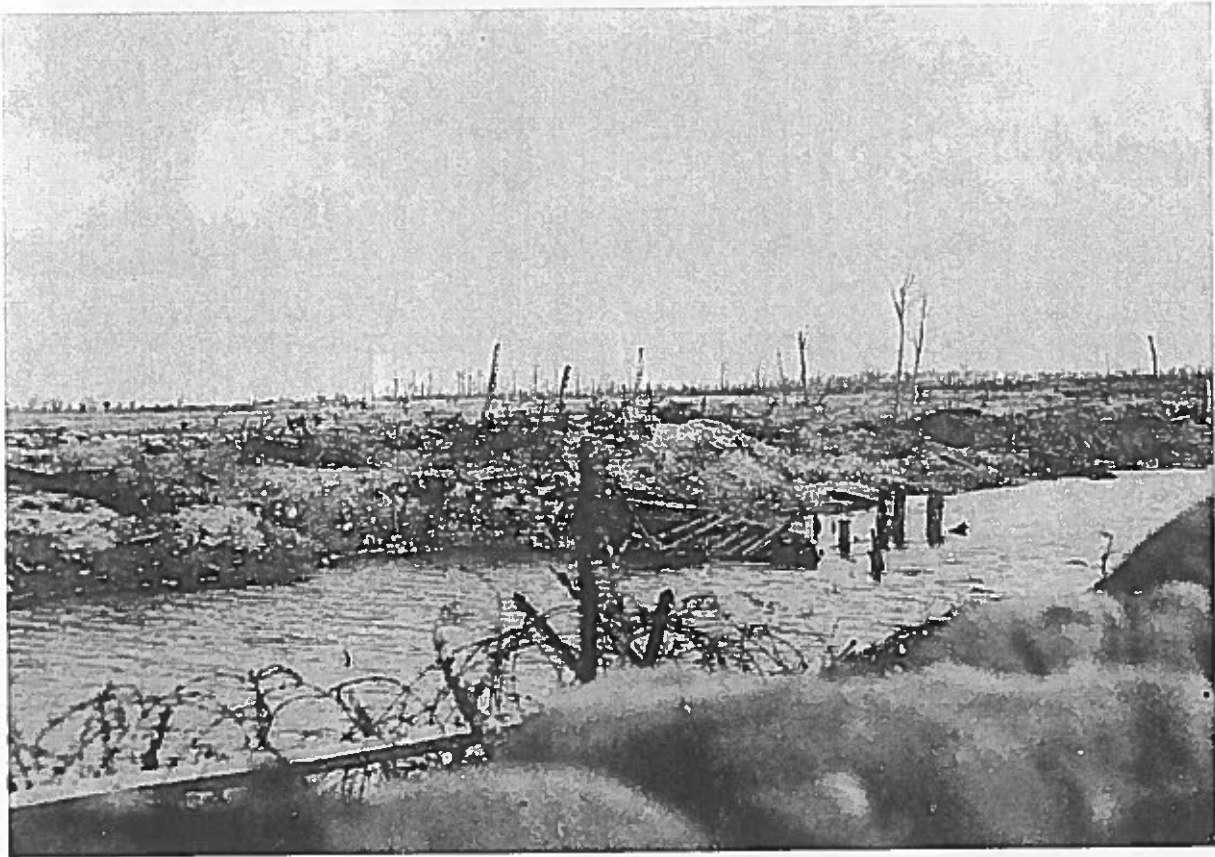
La gare de Ramskapelle (ou ce qu'il en reste) le long de l'ancienne ligne de CF Nieuport – Dixmude

Le car s'est ensuite rendu sur le site mythique du boyau de la mort qui clôtura cette journée pluvieuse.

Note : l'article qui suit vous décrit les difficultés de la vie dans les tranchées de l'Yser.

Paysages du front belge : les décors de la vie et la mort

Les hommes montent la garde sur une passerelle, fusil en bandoulière, face à l'étendue grise de l'inondation : c'est le décor classique des anciens manuels scolaires, ou des chromos que nos grands-parents collectionnaient et collaient dans des grands cahiers comme autant de trésors.



Paysage du front belge

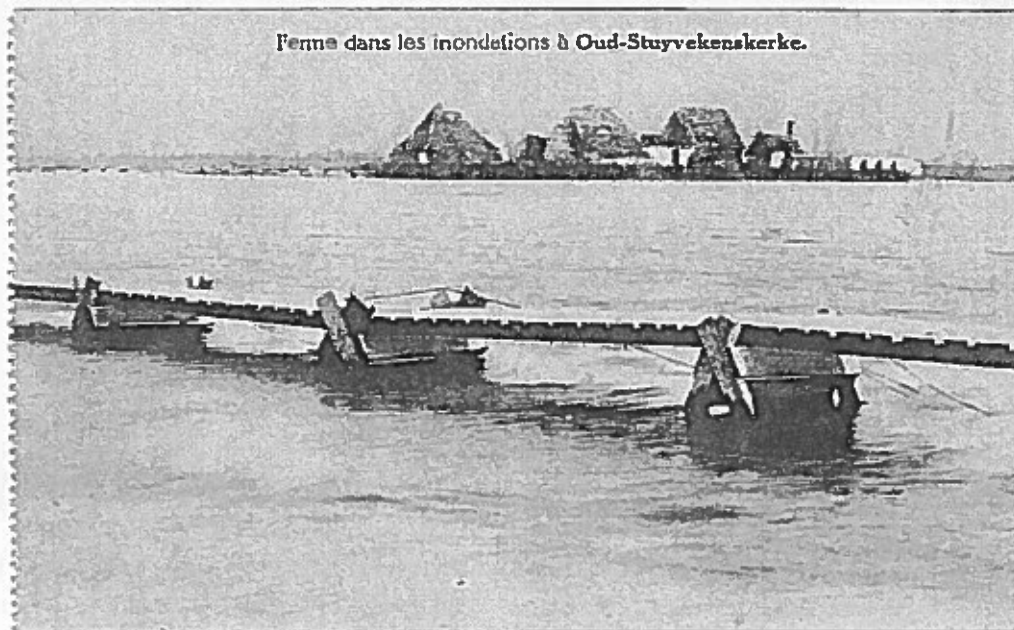
Des militaires, le doigt sur la gâchette, se tiennent sur le qui-vive dans le " Boyau de la mort ", à deux pas de l'ennemi : autre image devenue classique, à tel point que cette section particulière du front est souvent la seule dont les gens connaissent encore le nom aujourd'hui. Ou encore, des soldats, sales et dépenaillés, progressent péniblement sous le feu de l'ennemi dans un paysage lunaire, boueux et parsemé de cratères remplis d'eau stagnante. Autre tableau, suscité par des lectures ou des films de guerre plus ou moins réalistes.

Toutes ces images sont vraies, et en même temps réductrices si on les généralise à l'excès. Car le front belge est pluriel : il existe toutes sortes de secteurs, des " bons " et des " mauvais " (ces appréciations évoluent d'ailleurs avec le temps et l'identité du narrateur), et on n'y vit pas de la même manière en 1915 ou en 1917. Un autre écueil est à éviter : trop plaquer, sur le front de l'Yser, des réalités qui appartiennent à d'autres sections de ce long champ de bataille, qui court depuis la Manche jusqu'à la frontière suisse. Le Westhoek n'est pas la Somme, la Champagne ou les Vosges... Enfin, il faut aussi se garder de trop se laisser influencer par les photographies d'époque. Celles-ci sont évidemment prises uniquement quand le temps et le service le permettent. Elles donnent donc trop souvent du front belge une image ensoleillée très flatteuse, mais pas nécessairement représentative du quotidien des combattants. Que se cache-t-il finalement derrière les paysages du front belge ? Dans quel cadre les soldats se sont-ils battus ? Petit tour d'horizon.

Le front de l'Yser : un fleuve, quel rôle ?

Le front belge doit le tracé qu'il a conservé pendant la plus grande partie de la guerre aux péripéties de la bataille de l'Yser, en octobre 1914. A la fin du mois, l'armée belge profite d'un répit dans les attaques allemandes pour transformer le champ de bataille. Elle ouvre les écluses afin d'inonder la plaine d'eau de mer, puis les ferme pour éviter son reflux. La montée progressive des eaux surprend les Allemands et les oblige à cesser leur offensive sur cette section du front dès les premiers jours de novembre. Ils redirigeront alors leurs efforts plus au sud sur les lignes alliées à Ypres, avant de constater leur échec et de s'installer dans la guerre de position.

L'appellation "front de l'Yser" est trompeuse, parce qu'elle peut laisser supposer que les deux camps occupaient chacun une rive du fleuve, les Belges sur la rive sud et les Allemands sur la rive nord. C'est oublier que l'Yser n'a qu'une largeur assez réduite et qu'il ne constitue pas un obstacle infranchissable. Les deux camps possèdent donc à certains endroits du front des têtes de pont chèrement défendues sur l'autre rive, de même que des postes établis au beau milieu de l'inondation. Celle-ci s'étend sur un kilomètre, voire trois par endroits et même jusqu'à cinq kilomètres à sa portion la plus large, mais sa profondeur est très variable. Les points les plus élevés de la plaine (sur lesquels sont notamment bâties les fermes) constituent autant d'îles qui feront l'objet de combats. L'inondation est contenue au sud par le remblai du chemin de fer Nieuport-Dixmude. Celui-ci a constitué la dernière ligne de défense belge pendant la bataille de l'Yser et continuera à jouer ce rôle pendant le reste du conflit. A Dixmude, les lignes belges et allemandes se rapprochent. Elles ne sont plus séparées que de quelques mètres à l'emplacement du fameux " Boyau de la Mort ". Plus au sud, le cours de l'Yser oblique vers l'Ouest et les Belges ne peuvent plus compter sur lui pour contribuer à protéger leurs lignes. C'est donc le canal Yser-leperlee qui remplace le fleuve comme soutien de la première ligne jusqu'à Ypres, même si les Belges entretiennent là aussi des postes avancés sur l'autre rive.



L'Yser joue donc un rôle fondamental sur le front belge. Son tracé et son embouchure permettent l'inondation de la plaine, et le canal qui lui apporte les eaux de l'leperlee contribue également à la stabilisation des lignes de front. Mais le fleuve ne constitue en rien une garantie contre toute attaque allemande. Bien plus large, la Dvina n'a pas empêché les Allemands de s'emparer de Riga en 1917. La meilleure protection réside donc dans l'édification progressive par les Belges d'un système de défense en profondeur, à savoir plusieurs réseaux de tranchées précédées par des postes d'alerte avancés.

Le «Boyau de la Mort» : célèbre à juste (et moins juste) titre

On peut légitimement se poser une question politiquement incorrecte : celle de la place très (trop ?) importante qu'a prise le "Boyau de la Mort" dans la mémoire belge de la Grande Guerre. Il s'agit d'ailleurs de la seule section du front belge qui a fait l'objet de mesures de préservation après le conflit. Que l'endroit ait été particulièrement mauvais, c'est une certitude. Mais il n'a jamais constitué qu'un secteur parmi d'autres sur un front assez étendu. L'insistance sur cet endroit en particulier est due à différentes raisons, qui peuvent nous apprendre un certain nombre de choses sur le vécu belge de la Grande Guerre.

La raison la plus évidente et la plus légitime sont les pertes subies lors du percement du boyau en mai 1915, puis dans les mois qui suivent. Celles-ci sont très élevées à l'échelle du front belge, surtout jusqu'à ce que les fortifications belges soient renforcées dans le courant de l'année 1916. Une autre bonne raison de se souvenir du Boyau est le système de roulement instauré dans l'armée belge, qui fait que chaque division d'armée est venue occuper ce secteur pendant une certaine période. Les souvenirs de la plupart des combattants font donc référence à un séjour dans le " Boyau de la Mort ", qui devient un moment important de leur vie au front, à l'instar – toutes proportions gardées – du secteur de Verdun pour les soldats français.



Carte postale d'après-guerre du Boyau de la Mort, à Dixmude. On peut voir la faible largeur de l'Yser en cette portion du front et les fréquentes chicanes qui compartiment la tranchée pour minimiser les effets des explosions ou compliquer la tâche des assaillants. Collection privée, Mme Thérèse Deleruelle. ©

Mais justement, le "Boyau de la Mort" n'est pas Verdun, ni la Somme, ni Passchendaele, ni le Chemin des Dames, ni tout autre endroit devenu avec le temps synonyme d'hécatombe meurtrière. Le front belge n'a jamais connu d'offensive insensée et sans lendemain. Avant l'offensive finale, meurtrière mais couronnée de succès, l'armée belge est restée sur la défensive pendant la totalité de la guerre de position. Cela lui fut reproché par certains alliés, plus ou moins discrètement pendant le conflit et plus ouvertement pendant les négociations du Traité de Versailles. Le commentaire le plus cinglant fut celui du Premier ministre britannique Lloyd George, qui rappela en mars 1919 que même l'Australie, pourtant Lloyd George, qui rappela en mars 1919 que même l'Australie, pourtant bien éloignée des

champs de bataille européens, avait perdu davantage de soldats que l'armée belge. Choisir de sauvegarder le " Boyau de la Mort " entre toutes les traces du front belge, rappeler son existence plus souvent que de raison n'est pas innocent. C'est là sans doute un moyen pour les Belges de l'entre-deux-guerres de rappeler que, sur le front belge aussi, des hommes sont morts. Sans doute, avec le recul, pouvons-nous aujourd'hui nous libérer plus facilement du complexe de n'avoir pas " assez " souffert. Le nombre de morts n'a jamais constitué une preuve de courage. Les soldats belges de la Grande Guerre n'ont en effet rien à prouver à cet égard : leurs pertes lors de la guerre de mouvement en 1914 (un tiers des morts de tout le conflit) ou de l'offensive finale de 1918 (un autre tiers) en témoignent. Ce n'est guère de leur faute si le roi Albert Ier, assumant en personne le commandement (au prix d'ailleurs de quelques libertés avec la Constitution), refuse de risquer leur vie dans une offensive sans que celle-ci bénéficie de bonnes chances de succès.

Il est donc important de ne pas oublier le "Boyau de la Mort", mais aussi de laisser une place à tous les autres secteurs où les soldats belges ont servi. Celui de Loo par exemple, un secteur la plupart du temps très calme car bien protégé par l'inondation (mais lors des gelées de 1917, les Allemands profitent de l'étendue d'eau prise par la glace pour se livrer à des raids). Le secteur côtier de Nieupoort, longtemps tenu par les Français avant que les Belges ne les relèvent. Celui de Steenstraete, tristement célèbre pour avoir subi la première attaque au gaz du front ouest, en même temps que les lignes alliées d'Ypres. Celui de Merckem, où le système de défense en profondeur fit merveille lors de l'offensive allemande d'avril 1918. Ou encore les postes de "Drie-Grachten" ou de la "Maison du Passeur", perdus au milieu de l'inondation et dont les Allemands s'empareront, contrairement à d'autres "postes aquatiques". Le front belge est pluriel.

Une vie aquatique

L'action dans ces secteurs justifie parfois assez mal l'appellation de " guerre de tranchées ". L'armée belge en creuse, bien sûr, quand cela est possible, mais souvent l'humidité du terrain ne le permet tout simplement pas : chaque trou se remplit immédiatement d'eau. Plutôt que d'excaver des tranchées, les hommes édifient alors des remparts de sacs de sable. Comme les parois des tranchées, ils sont rapidement destinés à s'affaisser et doivent sans cesse être reconstruits, au prix d'un travail ingrat et risqué. Les soldats de tous les pays belligérants se trouvent dans l'obligation d'entretenir constamment leurs tranchées, menacées de ruine par les précipitations et l'action de l'ennemi. Mais l'omniprésence de l'eau fait du front belge un endroit particulièrement déprimant à cet égard, et du soldat belge un Sisyphe moderne, obligé de voir son travail continuellement détruit par une nature aussi malveillante que l'ennemi.

L'eau du front belge ne sape pas seulement le travail du soldat, elle menace directement sa santé et sa vie. Lors des assauts ou des coups de main, ou tout simplement à l'occasion des relèves, la nuit, des soldats peuvent s'y noyer, spécialement s'ils sont blessés. Mais c'est surtout au quotidien qu'elle est dangereuse. L'eau croupie dans laquelle pataugent les soldats, surtout au début de la guerre et plus particulièrement dans certains secteurs, favorise un mal que l'on appelle "pieds de tranchée" (du "Trench Foot" anglais) : une ulcération qui peut aller jusqu'à la nécrose. Cette eau omniprésente et jamais potable favorisait surtout la prolifération de toutes sortes de maladies, depuis les bronchites et les pneumonies jusqu'au typhus (surtout en 1914-1916) en passant par la dysenterie (avec un pic en 1917). Le développement des services de santé et les progrès de la médecine de guerre s'allient pour réduire les pertes dues aux maladies, qui se chiffrent néanmoins à plusieurs milliers de morts sur l'étendue du conflit.



UNE SENTINELLE BELGE AU "POSTE AQUATIQUE N° 1", A NOORDSCHOOTE.

Les «postes aquatiques», situés au milieu de l'inondation, permettent à des petits groupes de guetteurs d'avertir leur unité en cas d'activité ennemie. Mais ils sont évidemment vulnérables à des coups de main pendant la nuit. Sur cette photographie, on distingue bien la housse qui recouvre le casque pour empêcher les reflets. Editeur inconnu. Collection privée, Nicolas Mignon. ©

Poussière, boue ou vermine : de l'importance de la météo

Le lecteur ne peut qu'être frappé par la place qu'occupent les commentaires météorologiques dans les carnets des combattants belges. Cela n'a rien d'étonnant, compte tenu de l'impact des éléments sur leur quotidien.

L'été, la chaleur frappe durement les hommes. Ils peuvent difficilement échapper au soleil dans leurs tranchées, qui offrent bien peu d'ombre. La température est surtout inconfortable lors des nombreuses marches imposées au combattant pour monter au front ou le quitter, pour se rendre à l'entraînement ou réaliser des travaux de terrassement, des transports de matériaux ou de munitions. La guerre ayant détruit une bonne partie de la végétation, le vent soulève des nuages de poussière. La " belle saison " est également le moment où les soldats subissent la présence massive des mouches, qui profitent des feuilles de fortune installées un peu partout et de l'abondance des cadavres en décomposition. Les moustiques, quant à eux, prolifèrent au même moment grâce aux eaux stagnantes. Les puces et les poux, en revanche, sont malheureusement actifs toute l'année...



*Des combattants belges bien emmitouflés posent en hiver sur une passerelle.
Autour d'eux, le marigot avec la plaine qui semble gelée, mais mieux vaudrait ne pas s'y risquer.
Collection du Rewisbique (cercle d'histoire de Rebecq). ©*

Mais compte-tenu du climat belge, c'est bien sûr le froid qui, conjugué à l'humidité, sera le pire compagnon des soldats pendant le conflit. Le premier hiver de guerre est terrible à cet égard, car les troupes belges sont très mal équipées après les vicissitudes de la guerre de mouvement et la bataille de l'Yser. Les uniformes sont en lambeaux, les équipements d'hiver inexistant, les tranchées et les abris encore peu élaborés.

La situation s'améliore de ce point de vue dans les années qui suivent, mais l'hiver restera toujours une épreuve sur le front. Celui de 1916-1917 est l'un des plus rudes du siècle et les combattants le subissent de plein fouet. Si les officiers bénéficient d'un minimum de confort pour affronter les intempéries, ce n'est pas le cas de leurs hommes, comme le fait remarquer le lieutenant Englebert Decrop le 21 janvier 1917 : "personnellement ce froid vif et cette âpre bise ne sont pas pour me déplaire. C'est un changement et nous marchons au moins sur un terrain dur au lieu de patauger dans la boue. Mais je pense que nos pauvres poilus qui sont dans la tranchée ne doivent pas la trouver bonne ! Ils n'ont pas comme nous l'avantage d'un bon poêle, d'un bon lit et d'un bon repos ". Une semaine plus tard, il ne se réjouit même plus de la disparition de la boue : " rarement on a eu un temps aussi froid que maintenant et c'est avec effroi que je pense aux pauvres poilus, encore plus mal logés que moi et qui doivent endurer des souffrances encore plus grandes que les miennes. Mon Dieu ! " Ce jour-là, Englebert Decrop emploie pas moins de huit fois le mot " froid " dans son carnet, sur quelques lignes seulement... Pour les simples soldats, ce froid est l'une des grandes souffrances de la guerre. L'écrivain liégeois Robert Vivier, qui a toujours refusé de devenir officier, le décrit ainsi dans une évocation d'une garde de nuit : " C'est un abîme noir et brillant, où l'on glisse jusqu'au cou. On pleurerait. On voudrait se tuer ".

Mais tout redoux provoque le retour d'un autre grand mal : la boue. Celle-ci est inséparable de l'expérience et des récits de la Grande Guerre, notamment (mais pas uniquement) sur le front belge. L'"écrivain de guerre" belge le plus célèbre, Max Deauville (nom de plume du médecin Maurice Duwez) lui a donné la vedette dans son ouvrage le plus connu, *La boue des Flandres* (1922). Mais elle est omniprésente dans tous les témoignages. Elle gêne les mouvements, envahit les abris, corrode les armes, sape le moral. Dans sa description de l'offensive finale de l'automne 1918, l'écrivain et ancien officier Lucien Christophe résume cette présence démoralisante : " nous mâchons de la boue avec notre pain ; nos mains sont pleines de boue ; notre cou, nos genoux, nos poignets sont mouillés et pleins de boue. On fume, on essaie de parler, on s'assoupit. Puis des obus passent en sifflant et vont s'écraser non loin de nous. Une odeur âcre [de gaz] nous prend au nez et le mouchoir est plein de boue "

Partout la destruction : ruines et rats

Ce front envahi par la boue est également couvert de ruines. Les villes, les villages, les hameaux, les cimetières et les lieux de culte de la région sont petit à petit réduits à l'état de gravats. Ce qui n'est pas détruit par l'ennemi est cannibalisé par les soldats belges eux-mêmes, en quête de matériaux de construction ou de chauffage. Le spectacle des destructions trouble et fascine les contemporains, qui les photographient abondamment ou les dessinent, comme ils le feraient de ruines antiques s'ils étaient en vacances. La disparition de tout ce qui rendait le paysage humain n'est pas anodine, elle est aussi l'effacement de ce qui rappelle le temps de paix, ou le chez-soi qu'on souhaite revoir au plus vite. "Les villes, les villages représentent la vie, la civilisation que les combattants aspirent à retrouver" écrit l'historien belge Benoît Amez. "Leur destruction les place face au vide qui, peut-être, préfigure [...] leur propre mort". C'est pourquoi les textes personnifient souvent les bâtiments et mélangent les êtres et les choses. Martial Lekeux, officier franciscain, résume ainsi sa première impression quand il débarque à son poste d'Oud-Stuyvekenskerke, au milieu de l'inondation :

"Les hommes sont morts, les animaux sont morts, empestant l'air des relents de leurs charognes, les plantes, les arbres sont morts, noircis et déchiquetés – les choses elles-mêmes sont mortes ; les maisons et les meubles, tout cela est tué, broyé, gisant, inerte... Pas un cri, pas un bruit... Tous ces amas informes qui furent des maisons, des arbres ou des haies, se sont recroquevillés comme des insectes qui meurent, attendant le coup de grâce, et cela agonise, sinistre et lamentable, dans l'eau noire qui a tout envahi".



Pour ces rats, la guerre est finie

Si les pièges fournis par l'armée sont peu utiles, les combattants se débrouillent plus efficacement avec les moyens du bord, à coup de gourdins ou avec l'aide de chiens.

Collection privée, M. Joseph Boone. ©

Cette ruine de la civilisation est aussi symbolisée par la présence des souris et des rats. Avant la guerre, les progrès de l'hygiène et de l'urbanisme ont progressivement rendu les rongeurs moins visibles près des habitations humaines, sans jamais les chasser totalement. Sur le front, ils reviennent en force. Les soldats doivent partager avec eux leurs tranchées et malheureusement aussi leurs abris. Ils se montrent particulièrement voraces, comme en témoigne en novembre 1916 le carnet du grenadier Gustave Groleau : " je ne tarde pas à m'endormir, mais au milieu de la nuit, je suis éveillé par un grand tapage. C'est les rats qui font déménager gamelle, châssis, etc. Tas de sales bêtes. On les entend aussi crier assez fort. Se battraient-elles entre elles pour le partage du butin ? Dégoûtantes bêtes et combien méchantes ! Elles mangent tout : vivres de réserve, bougies, sacs, chemises, cahiers. Tout convient à leur grand appétit. Quand donc parviendrons-nous à les chasser ? ". La chasse au rat est une activité fréquente et nécessaire, menée à l'aide de pièges (dont les rats se jouent souvent) et de chiens spécialement dressés (nettement plus efficaces).

Les soldats déploient par ailleurs des trésors d'ingéniosité pour mettre en sécurité tout ce qui est susceptible d'être grignoté. Mais au-delà des dégâts causés aux vivres et au matériel, c'est surtout la promiscuité avec des animaux jugés répugnants qui est pénible aux hommes, spécialement dans leur sommeil. Gustave Groleau en témoigne à plusieurs reprises la même année : " Les rats sont tellement nombreux qu'on les entend courir et sauter sur nous. On sait à peine dormir ". Il ne faut pourtant pas en déduire, comme certaines fictions peuvent le laisser croire, que les soldats ont dû vivre et dormir en compagnie de hordes de rats pendant tout le conflit. Le problème est davantage présent à certaines périodes et dans certains secteurs du front ou cantonnements de l'arrière. Gustave Groleau, qui déteste les rats (on le comprend !), les mentionne dans son carnet quasi-uniquement à l'automne 1916. Gustave Tiberghien, du 3e régiment de chasseurs à pied, précise fréquemment dans ses notes quelles tranchées ou logements sont particulièrement " sales ", preuve que le manque d'hygiène lui pèse. Il ne mentionne pourtant les rats qu'à l'occasion de l'arrivée dans un nouveau secteur à l'automne 1917, indice qui montre que cette situation est nouvelle pour lui : "Au soir, nous partons pour les tranchées [...] de 2^e ligne près de la ferme maudite. Les tranchées sont remplies de rats et de souris. Il faudrait pouvoir faire crever ces sales bêtes ou bien dans quelque temps nous ne pourrions plus y rester nous-mêmes".

Nature morte

Avant la guerre, la vallée de l'Yser offre à ses habitants le paysage d'une campagne bien ordonnée depuis des siècles : pâtures, champs et vergers. En quelques mois de combats, les terres qui n'ont pas été immergées ont perdu la quasi-totalité de leur végétation. Le décor dévasté renvoie en permanence les soldats à la vacuité de leur propre existence. Les soldats sont la plupart du temps des hommes jeunes. S'ils ont vingt ans, la guerre les prive de leur jeunesse et menace de les tuer avant même qu'ils aient pu découvrir une âme sœur, s'installer professionnellement ou terminer des études. S'ils sont un peu plus âgés, elle les empêche de vivre avec leur femme et de voir grandir leurs enfants. Quand Robert Vivier se remémore la guerre au début des années vingt, il exprime d'abord " le regret d'un tel vide ", " à la place de tout ce qui aurait dû être ". Et quarante ans plus tard, le même constat s'impose à lui : " les années qui auraient pu être si pleines et qui restent vides, le sentiment d'être chassé de son propre destin, les jours moroses et les nuits solitaires ".



«Vallée de l'Yser»

Cette carte belge d'avant 1914 montre un bel exemple du paysage qui sera détruit pendant la Grande Guerre. La carte postale est envoyée à Duisburg (Allemagne) par un soldat de l'armée d'occupation, en mai 1918.

A l'époque, cette photographie ne représente plus qu'un passé révolu. Editions S.D. (Bruxelles).

La végétation clairsemée et blessée ne rappelle pas seulement aux combattants leur triste vie, mais aussi la mort qui plane en permanence sur eux. Dans le poème de Vivier intitulé "Sacrifice", le front belge est "le pays d'angoisse, où les arbres sont morts", morts comme les pensées heureuses de ses camarades. En deuxième ou troisième ligne, la nature reprend bien sûr ses droits à partir du printemps. Mais le contraste entre la vie qui renaît et le contexte morbide devient parfois obscène, comme l'éprouve Englebert Decrop un jour de juin 1917 :

"Quel temps délicieux tout de même et comme tout est vert et vivant et beau ! Tout sauf notre ligne des [postes] A, située sur la rive du Canal à quelque 40 mètres de la ligne boche et que surplombe une triple ligne de gros arbres morts semblant autant de squelettes aux bras décharnés au milieu de la nature en joie. Quel coin délicieux l'Yperlée, le Canal et les arbres ont dû constituer en temps de paix ! Et maintenant ? [...] je suis tombé au milieu d'un amas de cadavres français et boches à peine recouverts de quelques centimètres de terre et qui parfois étaient en partie découverts par les explosions de projectiles. Il n'y avait pas un seul trou d'obus où l'on ne voyait pas trois ou quatre membres brisés sortir des parois, et les trous étaient nombreux ! Ici, c'est une bottine contenant encore un pied et mettant le tibia à nu ; là c'est toute une cuisse qui traîne au bord d'un entonnoir, tandis qu'ailleurs c'est un crâne qui apparaît ou c'est un corps laissant voir ses côtes décharnées.

[...] Non, en y réfléchissant, je trouve qu'il vaut mieux que ces grands arbres soient morts, qu'il vaut mieux que leurs branches tordues et leurs troncs coupés soient dépourvus de feuillage et n'attirent pas les chants des oiseaux car le contraste serait trop grand entre cette vie et tous ces membres épars, toutes ces jeunes vies coupées et toutes ces destructions. Maintenant ces arbres désolés semblent pleurer tous ces morts et cela vaut mieux..."

Venises livides et Marais des Morts

Dans son premier recueil de poèmes paru après la Grande Guerre, Robert Vivier lie le souvenir de l'inondation de la plaine de l'Yser à celui des morts sans sépultures qui y pourrissent : "Quand l'aube met à nu nos Venises livides / Qui mirent leur torpeur aux lagunes fétides, / La nostalgie émerge avec ses grands yeux vides. / Elle a l'odeur des eaux qui dissolvent les morts".

Les morts font en effet partie intégrante du paysage de la guerre. Le no man's land qui sépare les deux camps leur appartient. L'inondation de la plaine de l'Yser s'empare des milliers de corps qui n'ont pu être ensevelis par aucun des deux camps. Les cadavres dérivent au gré des courants et du vent et terminent déposés au milieu des roseaux ou échoués sur quelque berge, parfois en vue des combattants mais toujours hors d'atteinte : ils font le bonheur des mouettes et des rats. S'y ajoutent pendant le reste de la guerre toutes les victimes malchanceuses des escarmouches et des coups de main. Lors des patrouilles, pendant la nuit, les soldats sont susceptibles de marcher voire de ramper sur ces cadavres putréfiés. Il est vrai que ce genre d'expériences a commencé dès la guerre de mouvement. Jules Blasse, du 2^e régiment de chasseurs à pied, la vit dès septembre 1914, entre Willebroeck et Vilvorde : " En traversant le champ de betteraves, j'aperçois un cadavre ayant le ventre ouvert. Je trébuche dans les jambes d'un autre mort et m'étais de tout mon long sur un troisième. Quelle sensation, bon Dieu ! ". Ce genre de rencontre n'est pas plus facile par la suite sur le front de l'Yser, que du contraire...

Le soin apporté aux corps des morts, qui ne sont pas considérés comme de simples charognes, est un des plus anciens comportements humains. Qu'ils les ensevelissent, les incinèrent ou les soumettent à toute autre coutume, les hommes respectent généralement des rites funéraires. Le folklore a depuis longtemps imaginé des sanctions en cas de non-respect de cette règle, par exemple en temps d'épidémie ou de guerre. Cet héritage n'a pas encore disparu pendant la Grande Guerre. Les morts dont les cadavres pourrissent abandonnés pourront-ils trouver le repos ?

Dans son poème « Les noyés des marais », l'écrivain Maurice Gauchez (de son vrai nom Maurice Gille) s'interroge : " A combien de noyés servez-vous donc de tombes, / Marais mystérieux de la Flandre en douleur ? ". Ce poème de 1918 n'a rien de remarquable (à l'image, diront certains, de toute la poésie de guerre de Gauchez). En revanche, le choix de l'auteur d'utiliser l'imaginaire du feu-follet pour parler des morts est peut-être sans équivalent dans la littérature de guerre belge :

"Les soirs, parfois, on voit des feux sur vos surfaces / Et les très vieilles gens font des signes de croix / Et prétendent tout bas que quand ces flammes passent / Une âme de noyé s'en revient d'autrefois...

Et lorsqu'un oiseau crie aux silences des brumes, / Malgré soi chacun songe à ceux-là qui sont morts, / Les noyés inconnus dont les âmes s'allument / Et pleurent tristement, marais, près de vos bords".

Les revenants de Gauchez ne sont pas nécessairement dangereux : ils pleurent leur triste fin. Il est néanmoins difficile avec le recul de ne pas les rapprocher de morts-vivants nés sous la plume d'un autre ancien combattant, britannique cette fois, John Ronald Reuel Tolkien.

J.R.R. Tolkien a toujours insisté, à juste titre, pour qu'on s'abstienne de voir dans son œuvre des évocations de l'histoire du XXe siècle. Il ne fit exception que dans une lettre où il avoua (de mauvaise grâce et avec quelques restrictions) que la Grande Guerre avait eu un impact " dans le paysage " du Seigneur des Anneaux : "Les Marais des Morts et les abords du Morannon ont une dette envers le nord de la France après la bataille de la Somme ". Dans le chapitre " La traversée de Marais ", Sam et Frodo sont guidés par l'inquiétant Smeagol/Gollum à travers des marais, qui s'avèrent recouvrir un antique champ de bataille. La traversée n'est pas sans péril. Les deux héros s'en aperçoivent en voyant s'allumer tout autour d'eux " les chandelles de cadavres ", des lueurs suscitées par les morts pour les attirer. Seule l'expérience de leur guide leur évite de tomber dans le piège : " les Marais des Morts, oui, oui : c'est comme ça qu'ils s'appellent [...] Il vaut mieux ne pas regarder dedans quand les chandelles sont allumées".

Les morts des Marais sont tombés lors d'une grande bataille, qui dura " des jours et des mois ", comme celle de la Somme. Au contraire peut-être des soldats de M. Gauchez, ces morts-ci ont visiblement tiré de leurs souffrances le désir de s'en prendre aux vivants. Deux anciens combattants de la Grande Guerre, avec l'expérience de deux champs de bataille différents (la Somme et l'Yser) utilisent la même image fantastique, celle du feu-follet, pour dire la mort de masse et leur horreur du spectacle des morts sans sépulture ou hâtivement ensevelis. Sans doute est-ce avant tout cela, le paysage de la Grande Guerre : cette proximité obscène avec la mort. Aussi n'est-il pas étonnant qu'après le conflit, les anciens combattants critiquent vertement les " touristes de guerre " : ces civils qui ont l'impression de comprendre ce qu'ils ont vécu en se rendant sur ce qui reste du front. Pour être vécu, celui-ci doit être saisi dans le froid et la fatigue, dans l'absence des proches, sous la menace de la mort, entouré de cadavres. Une fois la guerre finie, le paysage devient mascarade. Peut-être devons-nous essayer de nous en souvenir aujourd'hui, nous qui sommes friands de " reconstitutions " et de musées qui veulent "faire revivre" la Grande Guerre...

Nicolas Mignon

Historien, spécialisé en littérature de guerre belge

LE MOYEN-ORIENT DANS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE (1914-1918)

ARTICLE PUBLIÉ LE 13/05/2014

Par Emilie Polak

L'année 2014 marque en France le début des célébrations du centenaire de la Première Guerre mondiale. Une mission interministérielle est chargée de commémorer, de 2014 à 2018, les grands événements qui ont marqué la Première Guerre mondiale. Dans le cadre du cycle de commémoration de la Grande Guerre, on peut se pencher sur la place du Moyen-Orient au cours de ce premier conflit mondial.

Si les motifs exacts d'entrée en guerre sont encore discutés par les historiens, il est certain en tout cas que l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand le 28 juin 1914 a cristallisé des tensions, déjà existantes entre les pays européens depuis la fin du XIX^{ème} siècle. En août 1914, le jeu des alliances précipite l'Europe dans la guerre. A cette époque, les puissances européennes possèdent des Empires dans le reste du monde, en particulier en Afrique et en Asie. Les enjeux coloniaux sont cruciaux puisque les colonies fournissent hommes et nourritures pour alimenter l'effort de guerre. Dans ce contexte colonial, le Moyen-Orient présente une particularité. En effet, une grande partie de cet espace est sous le contrôle de l'Empire ottoman. Considéré depuis la moitié du XIX^{ème} siècle comme « l'homme malade de l'Europe » [1], l'Empire ottoman est considérablement affaibli, en particulier aux marges de ses territoires. Ainsi, par exemple, l'Égypte appartient officiellement à l'Empire ottoman mais est en réalité sous influence anglaise depuis 1882. Le pays devient d'ailleurs un protectorat britannique en 1914. Le Moyen-Orient est partagé entre Empire ottoman et influences britannique, française, russe et de plus en plus allemande. Quel fut le rôle du Moyen-Orient pendant la Première Guerre mondiale ? En quoi la guerre a-t-elle modifié les enjeux géopolitiques de cette région ?

Les enjeux européens au Moyen-Orient

Hormis un territoire indépendant correspondant plus ou moins à l'actuelle Arabie saoudite, le Moyen-Orient est partagé entre Empire ottoman au Nord (Turquie, Syrie actuelle) et possessions britanniques au sud de la péninsule arabique (protectorat d'Aden, Mascate et Oman et Trucial Oman). A l'est, dans le Caucase, l'Empire ottoman est limité par une zone d'influence russe, et, à l'ouest, par l'omniprésence britannique en Égypte. Les marges de cet Empire, autrefois très vaste, sont donc peu à peu grignotées par des empires voisins (russes et britanniques). Souhaitant retrouver sa grandeur passée, l'Empire ottoman s'allie secrètement à l'Allemagne en 1914. Les Ottomans s'engagent à soutenir l'empire allemand en cas d'attaque russe. Au cours des décennies précédant la guerre, les Ottomans avaient signé une alliance avec la France et l'Angleterre. Les deux pays devaient assurer la protection de l'Empire ottoman contre la Russie. Cependant, cette alliance s'est révélée moins intéressante que prévu pour l'Empire ottoman. En échange de leur protection face à l'empire russe, les Français ont placé la Tunisie sous protectorat, tandis que les Britanniques occupent militairement l'Égypte. Ainsi, au cours des années 1880, l'Empire ottoman a perdu une bonne partie de ses territoires à l'ouest, au profit de puissances européennes. C'est pourquoi, en 1914, c'est vers l'Allemagne que se tournent les Ottomans. Ils deviennent membre de la Triple Alliance aux côtés de l'Allemagne, de l'Empire Austro-hongrois et du Royaume d'Italie. La Triple Alliance combat la Triple Entente (France, Royaume-Uni et Empire russe) pendant la Première Guerre mondiale. C'est ainsi que, par le jeu des alliances, l'Empire ottoman entre dans la guerre et avec lui ses possessions territoriales.

Toutefois, s'il y a bien une alliance diplomatique entre l'Empire ottoman et la Triple Alliance, la France et le Royaume-Uni bénéficient d'une influence économique et commerciale dans cet espace. En effet, industriels français et britanniques ont soutenu financièrement l'effort de modernisation de l'Empire ottoman à la Belle Époque. C'est pourquoi, lorsque l'Empire ottoman lance de grandes offensives, en 1914, en Égypte et dans le Caucase, celles-ci se soldent par des échecs, pour deux raisons. D'abord,

L'Empire ottoman espérait qu'en rejoignant la Triple Alliance, les musulmans vivant dans les colonies des pays de l'Entente (France et Royaume-Uni notamment) se révolteraient et rejoindraient la Triple Alliance, ce qui aurait considérablement affaibli ces empires coloniaux européens. Cependant, il n'y eut pas de révoltes massives comme l'avaient espéré l'Empire ottoman. Ensuite, l'Empire ottoman n'a pas les moyens financiers de soutenir une politique de conquête aussi ambitieuse, d'autant plus que les capitaux investis par les industriels européens dans la modernisation du pays ont été retirés, l'Empire ottoman étant devenu un ennemi. Aussi, l'Empire est ravagé par des épidémies et par la famine. Le mécontentement des populations de l'Empire ottoman ne fait que croître au cours de la Grande Guerre. Des révoltes éclatent un peu partout.

Ainsi, au cours de la Première Guerre mondiale, l'existence même de l'Empire ottoman est remise en question par les événements internationaux. L'Empire est menacé à l'ouest par les Britanniques qui détiennent l'Égypte et au nord par les Russes qui ont une grande influence dans le Caucase. En outre, les Ottomans étant alliés à l'Allemagne, la Grande-Bretagne qui occupait militairement l'Égypte depuis 1882 établit en représailles un protectorat et officialise sa possession du pays. À l'intérieur de l'Empire ottoman, les difficultés financières plongent le pays dans une crise frumentaire. Des causes internes s'ajoutent donc aux événements internationaux pour contribuer à la chute de l'Empire ottoman au cours de la Première Guerre mondiale.

L'ouverture d'un nouveau front en Arabie

Au sud de l'Empire ottoman, dans la péninsule arabique, des voix s'élèvent contre le gouvernement et des révoltes éclatent. La plus célèbre d'entre elles est celle de la Révolution Arabe ou Grande Révolte Arabe qui se déroule entre juin 1916 et octobre 1918. Cette révolte menée par le chérif [2] de La Mecque, Hussein Ben Ali, vise à créer un État arabe unifié qui s'étendrait d'Alep (en Syrie actuelle) à Aden (dans l'actuel Yémen). La révolte a pour point de départ le Hedjaz, province d'Arabie sous domination turque. L'officier de liaison anglais, Thomas Edward Lawrence, plus connu sous le nom de Lawrence d'Arabie, a poussé, en juin 1916, Hussein Ben Ali à se révolter. Hussein Ben Ali s'autoproclame roi du Hedjaz le 10 juin 1916. Il bénéficie du soutien des Britanniques, puis de celui des Français à partir d'août 1916. Les Français envoient une mission militaire au sud de la péninsule arabique pour appuyer la révolte d'Hussein Ben Ali, placée sous le commandement du lieutenant-colonel Edouard Brémond ; elle est accompagnée de pèlerins maghrébins conduits par Si Kaddour ben Ghabrit. Ces derniers doivent former les bédouins de la région à la guerre. Sur les conseils de Lawrence, l'armée du chérif remonte vers le Nord. En 1917, le chef du chérif, Fayçal Ben Hussein remporte la bataille d'Aqaba, une ville portuaire située sur la mer Rouge. La prise d'Aqaba est essentielle pour la pérennité de la révolte : elle permet aux Britanniques d'approvisionner les insurgés. Pour les Britanniques, elle est importante parce qu'elle leur garantit une protection : le général Allenby qui se trouvait en Égypte lance alors la campagne de Palestine.

L'ouverture de ce nouveau front en Arabie, permis par la Révolte Arabe, a accru la popularité de Lawrence d'Arabie. En Europe, on admire la vie aventureuse et les exploits militaires de cet officier britannique. Cependant, sa célébrité est contestée par les autres acteurs de l'événement. En effet, elle est essentiellement due au succès de l'autobiographie de Lawrence d'Arabie, intitulée Les Sept Piliers de la Sagesse, écrite en 1919 et éditée en 1922. La popularité de Lawrence d'Arabie a encore augmenté suite au film de David Lean, sorti en 1962 et récompensé par sept oscars.

Dans le film, Lawrence, interprété par Peter O'Toole est représenté comme un défenseur de la liberté qui aide les Arabes à créer leur nation. La réalité est bien plus complexe : Lawrence est un militaire qui agit selon les ordres donnés par son gouvernement.

Malgré la réussite militaire de la Révolte Arabe, à la fin de la guerre, le Royaume-Uni ne tient pas ses engagements. En effet, les Britanniques s'étaient accordés avec la France, ayant décidé qu'à la fin de la guerre, ils se partageraient ces provinces. Le gouvernement français désirait également ouvrir un

passage vers La Mecque pour les musulmans de son Empire [3]. Cette action était en totale opposition avec les aspirations des Arabes qui voulaient instaurer un grand Etat arabe, qui aurait englobé la Syrie.

Vers un « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » ?

La victoire de l'Entente signe la fin de l'Empire ottoman. Affaibli par quatre années de guerre, « l'homme malade de l'Europe » est démantelé, de même que les autres empires auxquels il était allié. Dans un discours, le 8 janvier 1918, Woodrow Wilson, président des Etats-Unis, formule quatorze points pour mettre fin à la guerre et reconstruire l'Europe. A travers ces différents points, Wilson évoque le principe d'autodétermination, qui d'après lui, doit prévaloir à la reconstruction du monde. Ce principe est peut-être plus connu sous sa formulation, tirée de la philosophie des Lumières, de « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Si ce principe a été utilisé en Europe centrale, certains peuples se le sont vus refuser : la République de Weimar est ainsi coupée en deux par le couloir de Dantzig afin de ménager un accès à la mer à la Pologne.

La Société des Nations (SDN) est créée après la Première Guerre mondiale. Considérée comme l'ancêtre de l'Organisation des Nations unies, elle a présidé au nouvel ordre mondial. L'article 22 du pacte de la Société des Nations affirme que certains peuples ne sont pas capables « de se diriger eux-mêmes dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne ». C'est pourquoi, la SDN souhaite encourager le développement et le bien-être de ces peuples par « une mission sacrée de civilisation ». La SDN crée donc le système du mandat qui permet de « confier la tutelle de ces peuples aux nations développées, qui, en raison de leurs ressources, de leur expérience ou de leur position géographique, sont le mieux à même d'assumer cette responsabilité et consentent à l'accepter ». Ces mandats sont appliqués à d'anciens territoires de l'Empire ottoman. La Syrie et le Liban reviennent à la France ; l'Irak, la Palestine et la Transjordanie sont sous mandat britannique. L'Egypte demeure également sous protectorat britannique jusqu'en 1922. Le rêve d'un grand Etat arabe unifié s'effondre ainsi.

Notes

[1] La formule est employée pour la première fois en 1853 par le tsar Nicolas Ier.

[2] Un chérif est un descendant du prophète Mahomet. A la mort de Mahomet, la garde des lieux saints est confiée à ses descendants. Par extension, un chérif désigne donc le titre porté par le gardien des lieux saints de la Mecque et de Médine.

James Barr : "La division du Moyen-Orient fut un calcul stratégique"

A l'appui de son enquête sur les accords Sykes-Picot de 1916, l'essayiste et journaliste britannique James Barr raconte à L'Express les dessous de l'intense guerre secrète que se sont livrée Français et Britanniques pour le découpage du Moyen-Orient.

Son ouvrage est devenu un livre de chevet pour tous les spécialistes de la région. Dans A Line in the Sand-publié par Simon & Schuster en 2011 et pas encore traduit en français- l'essayiste et journaliste britannique James Barr réexamine les accords Sykes-Picot de 1916 et décrypte les incroyables tractations qui ont conduit Paris et Londres à découper le Moyen-Orient au détriment de ses peuples.

Quel est l'état réel des relations entre l'Angleterre et la France au début du premier conflit mondial ?

Depuis que Napoléon avait essayé de s'emparer de l'Egypte pour couper la route des Indes, Londres n'avait cessé de s'inquiéter des menées françaises au Moyen-Orient. Après la prise de contrôle de l'Egypte par les Britanniques, en 1882, les Français ripostèrent en lançant l'expédition Marchand, qui avait pour but de contrôler les sources du Nil, en 1898, et qui se solda par un recul français, à Fachoda, au Soudan. En 1914, plusieurs officiers britanniques en poste au Caire avaient été directement impliqués dans l'épisode de Fachoda, tel que le chef des services de renseignement, qui est alors le supérieur du colonel Lawrence. Au niveau le plus élevé, on trouve également des acteurs du choc franco-anglais au Soudan, comme Lord Kitchener, nommé ministre de la guerre au début de la Grande Guerre, ou même Churchill, premier lord de l'amirauté.

En 1914, la France a donc une revanche à prendre malgré l'Entente cordiale conclue avec la Grande-Bretagne, en 1904 ?

Les deux sentiments coexistent. Au niveau gouvernemental, les deux nations savent à quel point elles ont besoin d'être alliées contre l'Allemagne, mais en ce qui concerne le Moyen-Orient, les intérêts apparaissent divergents. La guerre en Europe n'interrompt pas cette méfiance réciproque. Un autre facteur joue un rôle important : les deux puissances entendent tirer profit de l'effondrement de l'Empire ottoman. Les Britanniques exercent une hégémonie stratégique, tandis que les Français ont une implication principalement territoriale et sont à la manoeuvre dans les chemins de fer turcs, les ports, les routes, l'électricité. Le modèle français s'exprime dans l'éducation et la culture des élites locales, ce qui induit un autre niveau d'exigence que celui des Anglais.

Avant même la guerre, en 1912, la Grande-Bretagne renonce à toute ambition sur la Syrie et le Liban, qui n'ont pas, à ses yeux, d'importance stratégique ; la France, elle, estime avoir sur cette zone des droits historiques qui remontent aux croisades. En revanche, les Britanniques tiennent tout particulièrement à contrôler la rive orientale du canal de Suez, qu'ils détiennent, afin de la prémunir contre toute initiative turque, qui utiliserait forcément la Palestine comme la base arrière d'une offensive contre l'Egypte. L'intérêt de Londres pour la Palestine est bien antérieur à 1914.

Il existe aussi une divergence entre Londres et Paris sur les priorités stratégiques...

Pour les Français, la priorité absolue est évidemment de mener la guerre sur le front occidental, ne serait-ce que pour libérer le sol national envahi par les armées allemandes. Les Britanniques ne sont pas en désaccord sur ce point, mais ils pensent que la guerre peut également être perdue à cause du front est, qu'ils considèrent comme très périlleux. A la fin de l'année 1914, poussés à l'offensive par Berlin, les Ottomans déclarent la guerre sainte, le djihad, et s'adressent à tous les musulmans du monde.

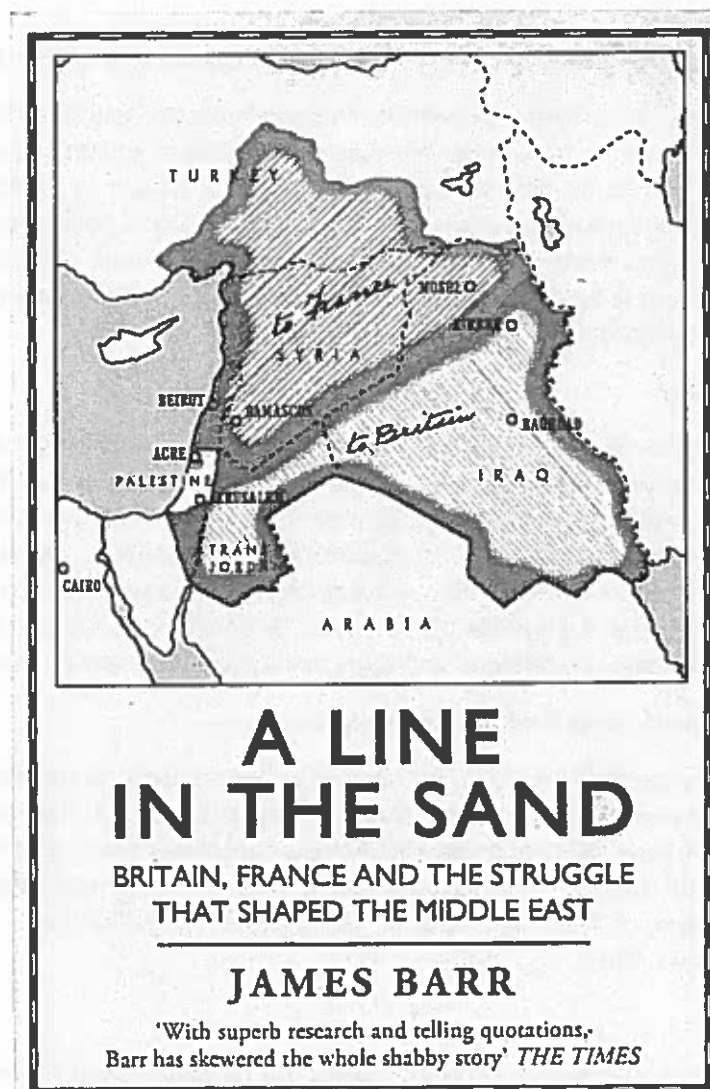
L'Empire britannique compte 100 millions de musulmans ; le soulèvement du Pakistan, de l'Egypte, du Soudan, pourrait constituer un revers qui obligerait à dégarnir le front occidental. Des actions de propagande ottomanes sont constatées, notamment en Egypte, appelant à une rébellion contre les

Anglais. Cette donnée accroît la nécessité de vaincre l'Empire ottoman et de l'éliminer au plus vite du conflit. Cette préoccupation sert de toile de fond aux accords Sykes-Picot : la faiblesse militaire de l'Empire ottoman rend la victoire possible sur le front oriental de manière plus rapide que sur le front occidental, mais il reste à convaincre les Français de s'impliquer dans ce deuxième versant de la guerre.

Il existe aussi une divergence entre Londres et Paris sur les priorités stratégiques...

D'où l'idée de procéder à une répartition de territoires au Levant afin de motiver davantage Paris. La division du Moyen-Orient entre Britanniques et Français est née de ce calcul stratégique. La position anglaise consiste à penser à l'après-guerre comme un moyen de gagner la guerre, car, si elle était perdue, tout l'Empire britannique serait perdu.

Qui sont François Georges-Picot, grand-oncle de Valéry Giscard d'Estaing, et Mark Sykes ?



François Georges-Picot est un diplomate, fils d'un grand juriste du courant colonial, Georges Picot, dont il reprend le prénom pour l'intégrer à son propre patronyme, comme pour souligner la noblesse de son ascendance. Il entre au Quai d'Orsay comme diplomate l'année même de Fachoda, ce qui n'est pas neutre dans ses sentiments à l'égard de l'Angleterre. Quand Georges-Picot se rend à Londres, il est le tenant d'une ligne dure vis-à-vis des Britanniques, qui véhicule cette arrière-pensée : pourquoi les

Anglais veulent-ils tant ouvrir un front oriental, est-ce pour gagner la guerre ou pour agrandir leur empire ? Le lieutenant-colonel Mark Sykes, de son côté, a un profil plus aventurier. Adjoint de Kitchener, il connaît bien le Kurdistan, où il a séjourné à deux reprises avant 1914. Contrairement à ce que l'on pense, les deux hommes ne vont pas aboutir à un véritable accord négocié dans le détail.

Pour quelle raison?

Le gouvernement de Londres, très conscient que l'opinion française dominante est peu favorable aux Anglais, pense qu'il faut avant tout faire une concession significative pour inverser ce sentiment négatif. De 1914 à 1915, les sacrifices consentis par la France en guerre sont nettement supérieurs à ceux des Britanniques. A de nombreuses reprises, l'armement des soldats britanniques se révèle déficient, les munitions manquent, la relève des troupes est insuffisante. Le gouvernement de Londres est inquiet de voir se développer une sorte de rancune française ; il cherche à offrir une compensation. L'idée d'un deal avec les Français vient de Sykes. Elle doit être vue dans le contexte d'un apaisement recherché par Londres.

Ce qui explique que la carte du Moyen-Orient ait été traitée avec autant de légèreté...

Contrairement à la légende, les accords Sykes-Picot n'ont pas redessiné le Moyen-Orient. Ils ont juste divisé la région entre la France et la Grande-Bretagne. C'est après la guerre que des fonctionnaires français et britanniques ont défini précisément les lignes sur le terrain et précisé les séparations actuelles entre les Etats. Pendant la rencontre avec Georges-Picot, Sykes pointe son doigt sur la carte du Levant et dessine une ligne droite qui va du "E" de Acre au "K" de Kirkuk. En clair, la Cilicie, dans le sud de la Turquie actuelle, et la Syrie, dont les Français détacheront le Liban, reviennent à la France ; la Palestine, l'Irak et la Transjordanie iront à la Grande-Bretagne.

C'est aussi simple que cela?

Exactement, par-dessus les reliefs, les peuples, les communautés, les religions. Cela a été fait en Afrique, mais jamais au Moyen-Orient; du reste, on ne refera plus jamais un tel découpage. La carte d'origine existe toujours, elle fait 1mètre sur 1 mètre et porte les signatures de Sykes et de Georges-Picot. Toutes les lignes sont en couleur, pas les signatures : Georges-Picot, qui obtient plus qu'il ne pensait au départ, signe à l'encre noire, tandis que Sykes emploie un crayon noir -comme pour signifier que tout cela était transitoire et susceptible d'être effacé. Ce détail psychologique traduit bien que ce document était destiné à régler un différend politique, pas à décider du sort du Moyen-Orient.

Du reste, beaucoup de questions ont été laissées en suspens...

Oui, en particulier la question de la Palestine, sur laquelle aucun accord n'est trouvé. Sykes et Georges-Picot sont d'accord pour y instaurer une administration internationale, mais les Français se voient en tant que protecteurs des lieux saints alors que les Anglais conçoivent avant tout cette terre comme l'interland stratégique du canal de Suez. Savoir si la Palestine doit rester une zone internationale ou devenir un pays indépendant n'est pas tranché, ce qui met les Britanniques sur la route d'un rapprochement avec les sionistes.

Pourquoi?

Après 1916, l'impérialisme est critiqué de toutes parts, on lui attribue les causes de la guerre. Le président Woodrow Wilson érige en principe rénovateur des relations internationales les droits inaliénables des peuples ; l'administration américaine s'en prend ouvertement aux accords Sykes-Picot lorsqu'elle découvre leur existence, au moment de son entrée en guerre, en 1917. Pressentant ces critiques, Sykes s'était mis à rencontrer les sionistes dès l'accord avec Georges-Picot signé.

La déclaration Balfour, qui proclame la légitimité d'un "foyer national pour le peuple juif", est publiée un an plus tard, en novembre 1917, mais ce processus a commencé bien avant.

On a beaucoup glosé sur cette contradiction flagrante avec les accords Sykes-Picot. Est-ce du pur cynisme?

En réalité, les accords Sykes-Picot sont indirectement responsables de la déclaration Balfour en raison du contreeffet qu'ils ont immédiatement provoqué. La Grande-Bretagne développe une stratégie qui vise à satisfaire trois demandes : celle de la France, celle des Arabes et celle des juifs. Mais les Français espèrent des territoires, les Arabes attendent leur indépendance et les juifs brandissent une promesse d'existence nationale. C'était aller vers de sérieux problèmes.

Le partage du Moyen-Orient commence très mal...

Dès 1919, dans le sud de la Turquie qui lui avait été également attribué sous le nom de Cilicie, la France est confrontée au sursaut national turc dirigé par Mustafa Kemal. En même temps, la France et la Grande-Bretagne, qui pensaient ajouter le morceau de Moyen-Orient qui leur revenait à leur propre empire colonial, découvrent que les choses vont se passer différemment. La création de la Société des Nations (SDN) à l'initiative des Américains (qui n'en feront pourtant jamais partie) leur attribue ces territoires sous le statut de mandats, dont la vocation est d'être temporaire. Paris et Londres étaient supposés aider les nouveaux pays ainsi créés à accéder à l'indépendance, alors qu'en réalité les deux capitales ne souhaitaient rien de tel.

Leur rivalité immédiate l'a montré...

Les troupes françaises arrivent en Syrie en 1920, alors que les Britanniques viennent de s'en retirer sans tarder. D'emblée, Paris reproche à Londres d'avoir plié bagage sans esprit de transition. En réalité, le repli anglais a été forcé en raison de l'épuisement des armées. Les Français sont rapidement défaits en Cilicie et s'en vont en 1921. Ce revers est hâté par la coupure des communications à l'intérieur de la Syrie, décidée par Fayçal Ier. Ce dernier a été proclamé par le Congrès national syrien roi constitutionnel du royaume de Syrie, ce qui inclut la Palestine et la Transjordanie. Fayçal, fils du chérif de La Mecque, a fortement aidé les Britanniques à combattre les Turcs en soulevant contre eux les Arabes ; il espère régner sur le grand royaume arabe que l'Angleterre lui a promis en récompense, avec Damas pour capitale.

Or le mandat français, qui prend effet le 25 avril 1920, met brusquement fin à ce rêve : le général Goybet bat les Arabes à Khan Mayssaloun, le 24 juillet 1920, impose le mandat français par la force et contraint Fayçal à l'exil. Les Britanniques décident alors de l'installer sur le trône d'Irak, en 1921. Là, ils avaient en effet l'intention de mettre la main sur les gisements de pétrole, ce qui les a poussés dans un premier temps à instaurer une administration directe du pays. Une révolte massive, en 1920, les contraindra à changer de pied et à concéder un gouvernement de façade arabe, dont Fayçal reste la figure de prestige. Toujours est-il que, pour les Français, celui qu'ils ont défait en tant que roi de Syrie est aussitôt proclamé roi d'Irak par les Anglais ! En même temps, les Anglais laissent les Français écraser les nationalistes arabes en Syrie, afin d'éviter la contagion indépendantiste qui aurait pu gagner l'Irak, où le mandat britannique continuera jusqu'à 1932.

L'instabilité en Syrie va ajouter à ce mauvais départ...

En Syrie, la situation est des plus complexes, en raison des nombreuses communautés qui occupent des territoires ancestraux. En 1921, le général Gouraud, haut-commissaire en Syrie et au Liban, échappe de justesse à un attentat au moment où Fayçal monte sur le trône d'Irak : les Français associent ces deux événements et mettent en cause les Britanniques. Puis les Français ont affaire au soulèvement des Druzes, en 1925, qui donne le signal d'une révolte nationale syrienne contre le mandat.

Les Druzes sont difficiles à battre parce qu'ils se replient sans être inquiétés derrière la frontière, à Azraq, en Transjordanie, dans une zone sous contrôle britannique où Lawrence d'Arabie avait déjà installé ses bases en 1917-1918. Alors que les militaires français le leur demandent, les Britanniques

refusent de pourchasser les Druzes, par crainte d'être encore plus impopulaires qu'ils le sont déjà parmi les autochtones. La répression en Syrie en est d'autant plus sévère, et c'est finalement les divisions entre les communautés syriennes qui permettent à la France de reprendre le dessus, en 1927. Ces antagonismes ne cessent de dresser les Français contre les Anglais.

La suspicion s'accroîtra avec les troubles de Palestine...

Après avoir conquis Jérusalem, en 1917, les Britanniques se montrent favorables au mouvement sioniste, car ils pensent que les juifs leur seront reconnaissants et qu'ils les soutiendront face aux critiques anti-impérialistes. Mais ceux-ci ont d'autres intentions et les relations se détériorent très rapidement. D'autre part, les Britanniques suspectent, à leur tour, les Français d'inciter les Arabes, qui voient les juifs comme des étrangers, à se montrer revendicatifs. Certains activistes palestiniens trouvent refuge à Damas, où sont collectés les fonds qui alimentent la révolte, ou à Beyrouth ; et les Français, qui sont aussi devenus très impopulaires, n'ont aucune envie d'alimenter le rejet en faisant la chasse aux Palestiniens.

Les Anglais attendent de la France qu'elle soit leur alliée en Palestine, comme les Français comptaient sur la Grande-Bretagne face aux Druzes, en Syrie. C'est dans ce contexte que surviennent les troubles de Palestine. Ils prennent un caractère dramatique avec la grande révolte arabe, entre 1936 et 1939, mais c'est le résultat d'une dégradation constante depuis les émeutes de 1920, à Jérusalem, et de 1921, à Jaffa, durant lesquelles les Palestiniens s'en prennent violemment aux juifs. En 1929 et 1930, de nouveaux heurts font 150 morts juifs et plusieurs dizaines de victimes arabes.

En 1939, où en est la rivalité entre la France et la Grande-Bretagne au Moyen-Orient?

Les Français en arrivent à voir les Anglais comme leurs principaux adversaires, et vice versa, ce qui fait paradoxalement passer l'Allemagne au second plan. Cela explique pourquoi, après la défaite française face aux Allemands, les autorités françaises du Levant vont prendre fait et cause pour Vichy. Ajoutons que la situation en Palestine se complique à l'envi. La personnalité du mufti de Jérusalem, par exemple, est très significative. Il commence par jouer les Français contre les Britanniques, puis se retrouve exilé en Transjordanie. Plus tard, on le retrouve en fuite à Beyrouth.

Les Français l'arrêtent, mais refusent de le remettre aux Britanniques pour ne pas irriter davantage l'opinion arabe. Il est l'instigateur principal de la révolte arabe de 1936, qui plonge les Anglais dans la tourmente. Après quoi, il se réfugie en Allemagne et rend visite à Hitler, dont il sollicite le soutien contre les juifs. Il est arrêté à Constance (Allemagne) par les troupes françaises d'occupation et est transféré dans la banlieue parisienne ; Paris refuse de nouveau la demande d'extradition britannique. Enfin, il décolle d'Orly pour Le Caire, en mai 1946, sur un vol régulier, dans des conditions pour le moins troubles.

Votre livre contient de nombreuses révélations sur la guerre secrète entre Français et Anglais. Que peut-on en retenir pour l'essentiel ?

Pour calmer la colère arabe, les autorités britanniques décident, en 1939, de limiter l'entrée des juifs en Palestine. Face à l'Holocauste qui se déroule en Europe, de plus en plus de juifs sont résolus à combattre les Anglais de manière violente. Les autorités de Vichy, à Beyrouth, prennent alors contact avec des terroristes juifs du groupe Stern et leur fournissent des armes, alors même que, en France, les juifs sont persécutés... Cette politique ne sera pas interrompue par les Français libres, après leur prise de contrôle du Liban et de la Syrie, en 1941, obtenue avec l'aide des Britanniques. Cela s'explique par une nouvelle raison : la responsabilité de Vichy dans la déportation des juifs et la présence de nombreux juifs dans la Résistance crée un courant de sympathie pour leur cause.

Dès 1944, les réseaux juifs permettent à de nombreux survivants de l'Holocauste de s'embarquer pour la Palestine à partir de la France, qui encourage ce mouvement. Les Britanniques avaient défendu la

création d'un foyer national juif dans les années 1910, mais ce sont les Français qui vont soutenir l'émigration juive qui conduit directement à la naissance d'Israël, à partir du milieu des années 1940. Après quoi, le ministre des Affaires étrangères Georges Bidault en fera une ligne stratégique dirigée contre le nationalisme arabe, qui menace le Maghreb français.

Ce qui conduit à la révélation par laquelle débute votre livre...

Durant l'été 2007, alors que le gouvernement britannique venait de déclassifier les archives relatives à cette période, j'ai découvert une note du MI5 -les services de renseignement intérieur, qui étaient également chargés des colonies. Dans un dossier intitulé "Terrorisme juif", je suis tombé sur une simple phrase, rédigée au début de 1945. A la question "D'où ces terroristes reçoivent-ils leur soutien?", la réponse était : "Il semblerait qu'ils aient le soutien des Français." Cela m'a fortement intrigué, j'ai découvert une rivalité inexploree. J'ai décidé d'en faire un livre.

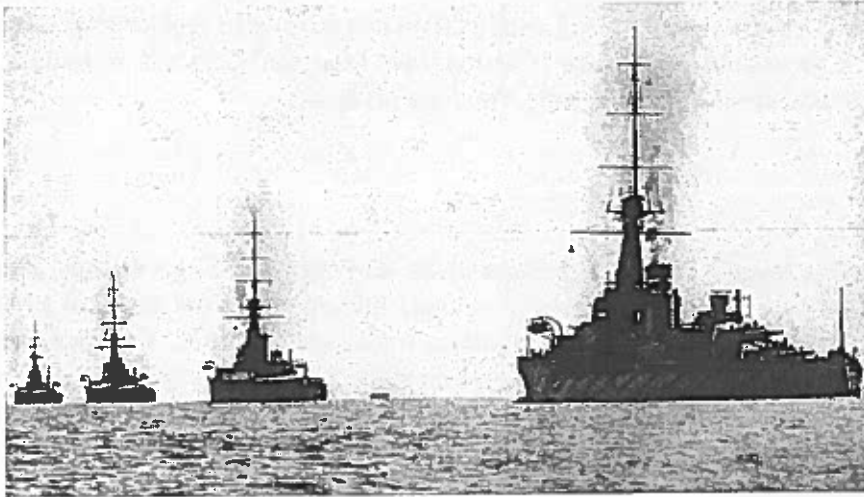
James Barr

Diplômé du Lincoln College à Oxford, chercheur invité au prestigieux King's College, James Barr s'est spécialisé dans le Moyen-Orient. Il a collaboré au Daily Telegraph et a été en poste à l'ambassade du Royaume-Uni à Paris. Il a publié deux contributions majeures : en 2006, T.E. Lawrence and Britain Secret War in Arabia. Setting the Desert on Fire et, en 2009, A Line in the Sand. Britain, France and the Struggle That Shaped the Middle East (Une ligne dans le sable. La Grande-Bretagne, la France et la lutte qui a façonné le Moyen-Orient). Un ouvrage très remarqué au Royaume-Uni.

La bataille navale la plus coûteuse de l'histoire

Le 31 mai 1916, les flottes britannique et allemande s'affrontaient dans une bataille générale hors du commun.

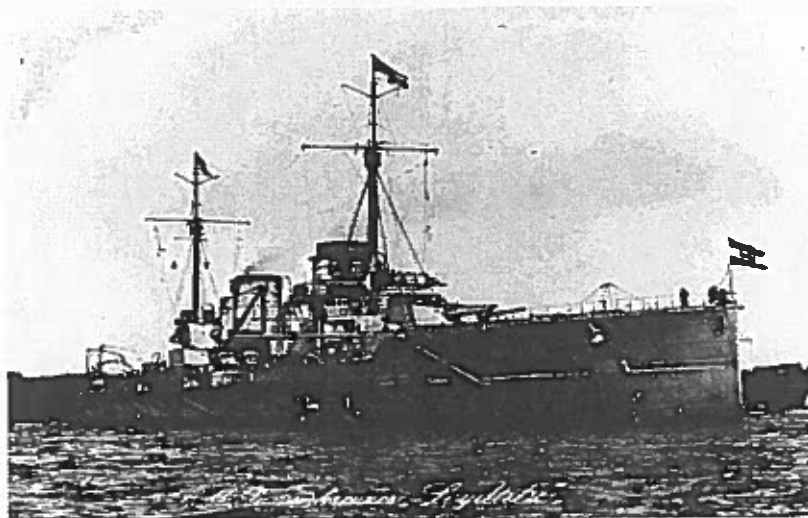
La Première Guerre mondiale s'est principalement déroulée sur la terre ferme, notamment parce que la Grande-Bretagne et l'Allemagne, qui avaient construit les flottes les plus puissantes du monde, ont longtemps hésité à mesurer leurs forces dans une bataille générale. Le 31 mai 1916, elles n'étaient d'ailleurs toujours pas assez préparées: les deux camps espéraient faire tomber l'autre dans un piège.



La flotte britannique en 1914

Qui avait la supériorité numérique ?

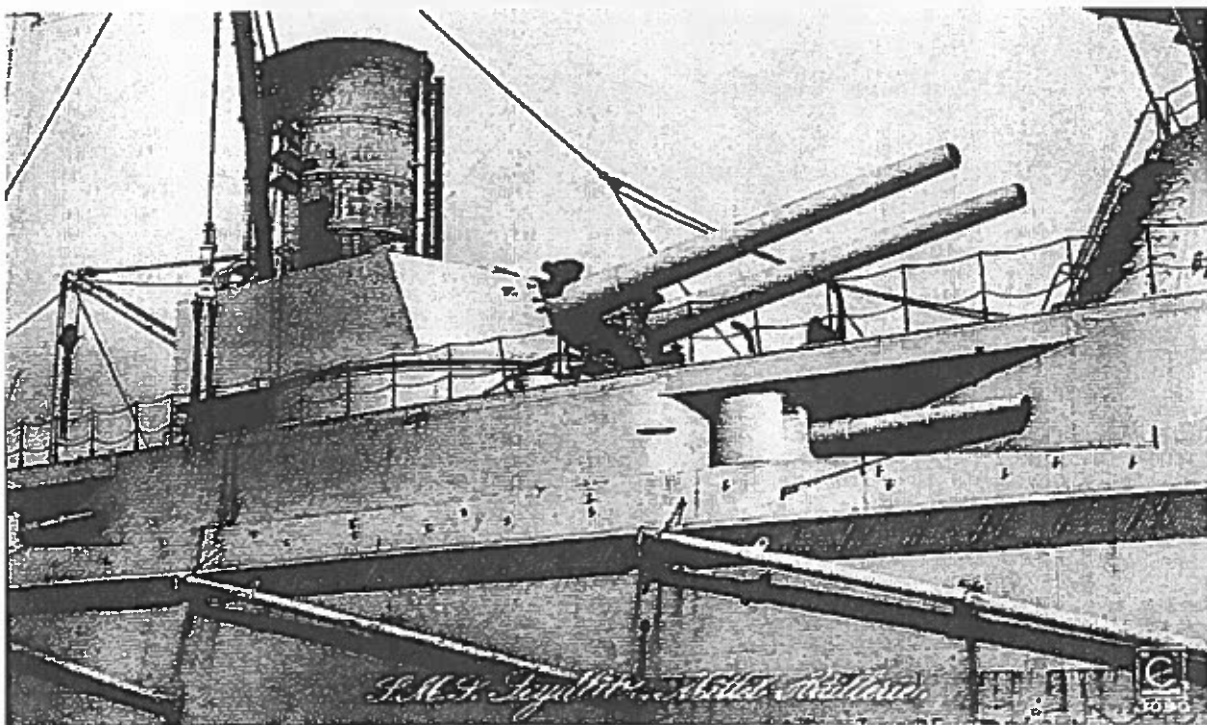
La course à l'armement naval entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne avait déjà duré près de 20 ans au commencement de la guerre et avait dotés ces deux pays des plus grandes flottes de ligne au monde. Mais si, pour la Grande-Bretagne, la puissance en mer était habituelle, elle était une nouveauté pour l'Allemagne. La Première Guerre mondiale devait déterminer le vainqueur de la course mais comme le conflit a rapidement pris de l'ampleur, recouvrant l'Europe de lignes de front de la mer du Nord à la frontière suisse et de la mer Baltique à la Roumanie, il s'est avéré qu'aucun des belligérants n'était prêt à se lancer dans la bataille tête baissée.



SMS Seydlitz, croiseur de bataille de la Marine impériale allemande

La domination croissante des Anglais a déterminé la tactique des deux parties en mer du Nord. Celle de la flotte allemande passait par des opérations d'incursion de destroyers contre le littoral britannique et la navigation en mer du Nord — l'état-major comptant sur la sortie de leur base d'une partie des forces de l'ennemi, qu'il serait alors possible d'attirer dans un piège et de détruire, corrigeant ainsi le rapport défavorable des forces. Si les Anglais se révélaient trop puissants, les Allemands étaient censés reculer. De leur côté, les Anglais espéraient faire sortir toute la flotte située en haute mer allemande (du moins la majorité des navires) pour régler radicalement le problème de la domination maritime et éliminer leur ennemi.

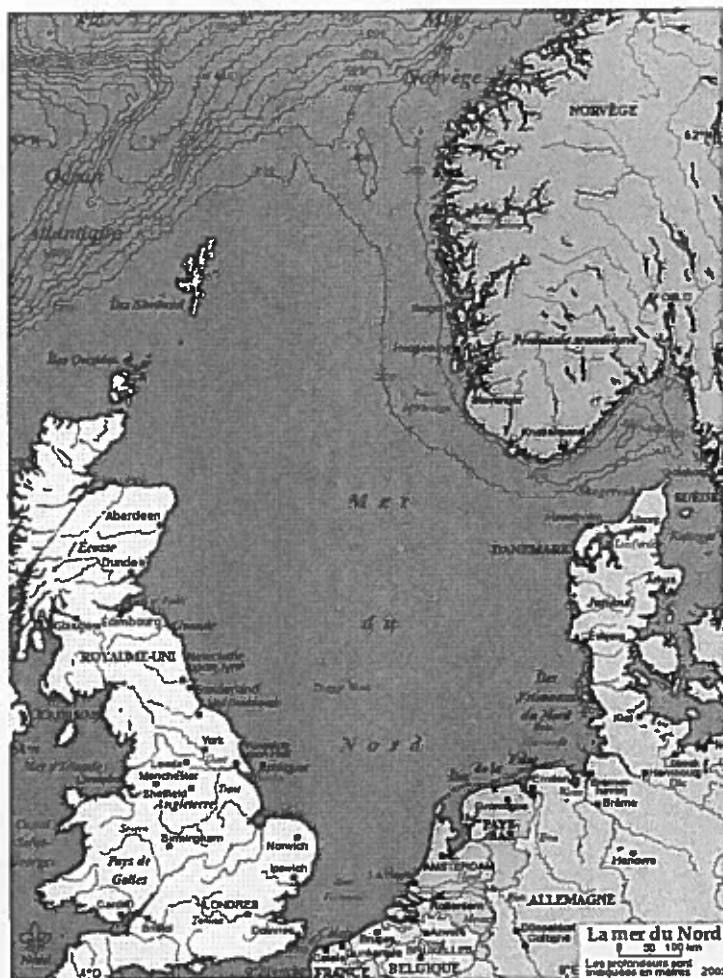
La bataille de Dogger Bank, en janvier 1915, a été une expérience très enrichissante pour les Allemands. Un obus britannique de 343 mm a détruit les deux tourelles arrières du croiseur de bataille Seydlitz avec quatre canons de 280 mm, l'incendie s'est propagé jusqu'au sous-sol des munitions mais aucune explosion ne s'est produite et le navire est rentré à la base avec 159 morts sur un équipage total de 1 068 hommes.



Tourelle du croiseur de bataille Seydlitz avec canons de 280 mm

A l'issue du travail de la commission d'enquête sur les causes de l'incident, des modifications ont été apportées au système de chargement des principaux canons des cuirassés et des croiseurs allemands en munitions: les silos des élévateurs d'obus et de poudre ont été dotés de portes à fermeture automatique, et les charges de poudre étaient apportées dans un conteneur résistant constitué de cuivre, de caoutchouc et de cuir. Ces mesures ne pouvaient pas écarter complètement l'éventualité d'un incendie mais la probabilité d'une explosion ou d'un incendie des stocks de munitions était considérablement réduite.

La flotte royale anglaise, dont les tourelles et les systèmes de chargement en munitions n'avaient pas été touchés, n'a pas bénéficié d'une telle expérience, — ce qui s'est reflété significativement sur le déroulement de la bataille générale à venir, qu'aucun des belligérants ne soupçonnait encore en janvier 1915.



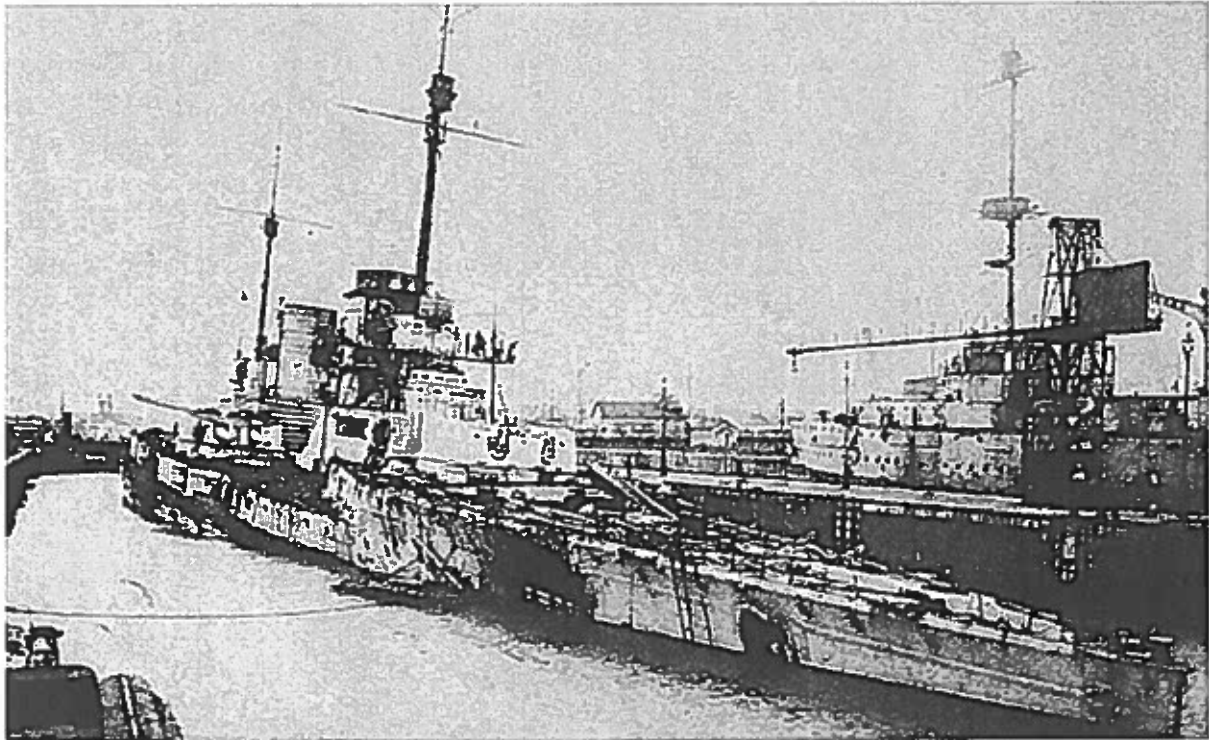
Deux plans, deux pièges

Plus d'un an après, la flotte allemande avait prévu une avancée tactique — les 17 et 18 mai 1916 — mais pas un affrontement avec les principales forces de l'ennemi. Les Allemands se préparaient à une nouvelle incursion de croiseurs de bataille sur la côte nord-est de l'Angleterre, espérant attirer en mer une partie de la grande flotte britannique pour l'attaquer avec ses unités principales. Si les forces principales de l'ennemi sortaient de leur base, les Allemands planifiaient une reconnaissance avec des aérostats qui aurait permis à leurs navires de partir à temps.



Amiral Reinhard Scheer

Un mur de sous-marins avait également été déployé près du littoral britannique. Mais l'opération n'a pas pu être lancée à temps: le croiseur Seydlitz, qui avait été endommagé fin avril en explosant sur une mine, n'avait pu être réparé totalement que le 22 mai 1916. L'amiral Reinhard Scheer, qui commandait la flotte allemande, ne voulait pas lancer l'opération sans l'un de ses meilleurs éléments, qui plus est avec son excellent équipage. Le Seydlitz fut définitivement prêt le 28 mai mais la météo s'était dégradée et il était impossible d'utiliser les aérostats.



Le SMS Seydlitz, un croiseur de bataille de la Marine impériale allemande, fortement endommagé après la bataille

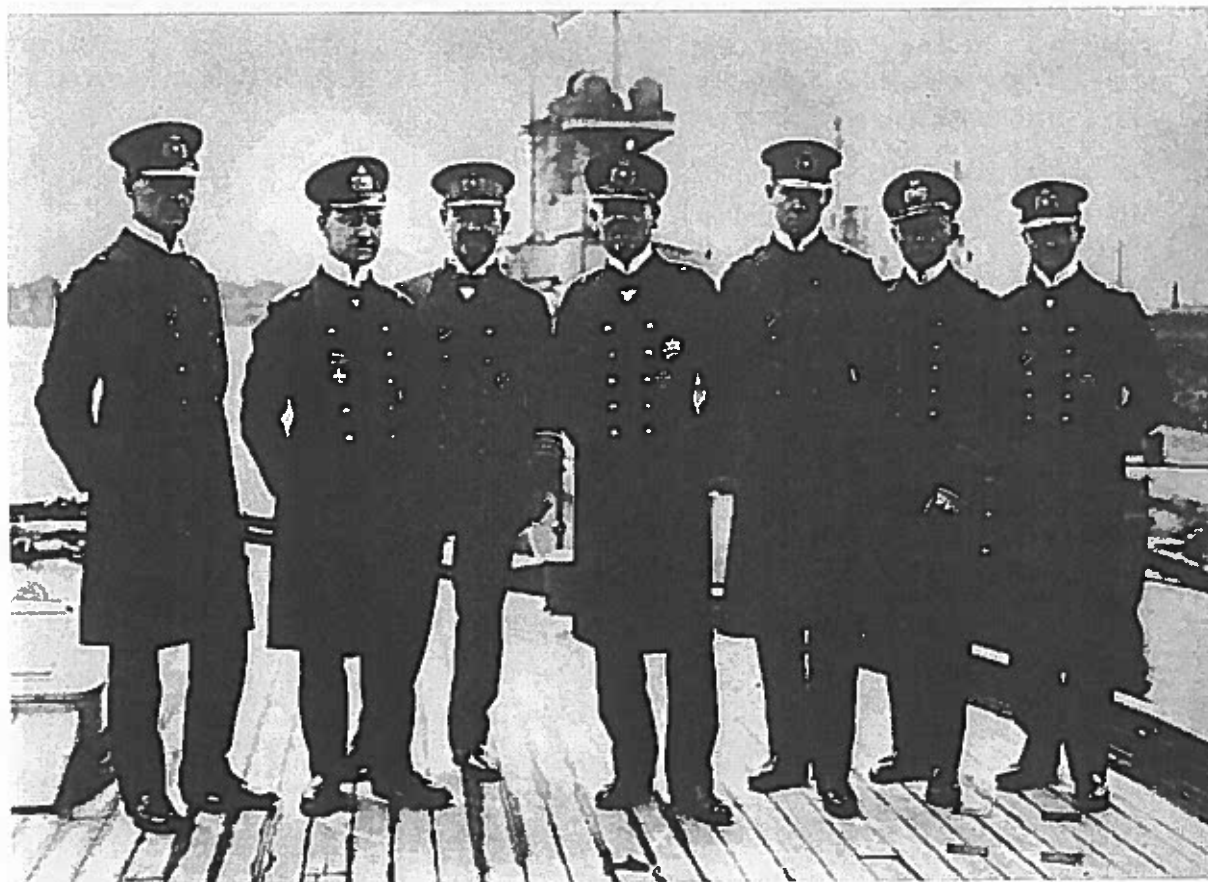
Toutefois, tout était déjà prêt pour la sortie en mer et les sous-marins préalablement déployés devaient rentrer le 1er juin pour se ravitailler: Scheer a donc décidé de changer le plan de l'opération. Ce dernier a ordonné la sortie de croiseurs de bataille vers le détroit de Skagerrak pour perturber la navigation maritime commerciale. L'objectif final restait d'attirer l'ennemi, mais ce changement de position géographique ne permettait plus aux Anglais que d'approcher depuis l'ouest. Il était prévu d'envoyer, pour la reconnaissance sur cet axe, des destroyers et des croiseurs légers.



Skagerrak

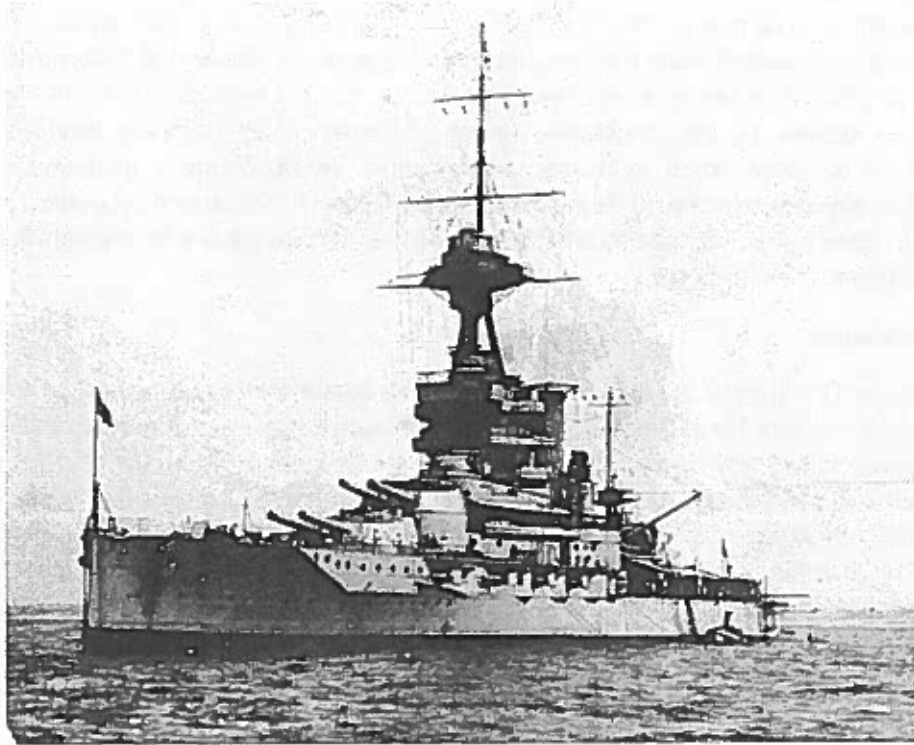
Pour leur part, les Anglais planifiaient leur propre opération pour attirer les Allemands dans une bataille: deux croiseurs d'escadre devaient traverser les détroits de Skagerrak et de Cattégat, pour arriver jusqu'au détroit de Sund et revenir en forçant les croiseurs de bataille allemands à mordre à

l'hameçon. Les principales forces britanniques étaient censées refermer le piège sur les troupes du vice-amiral allemand Franz von Hipper.



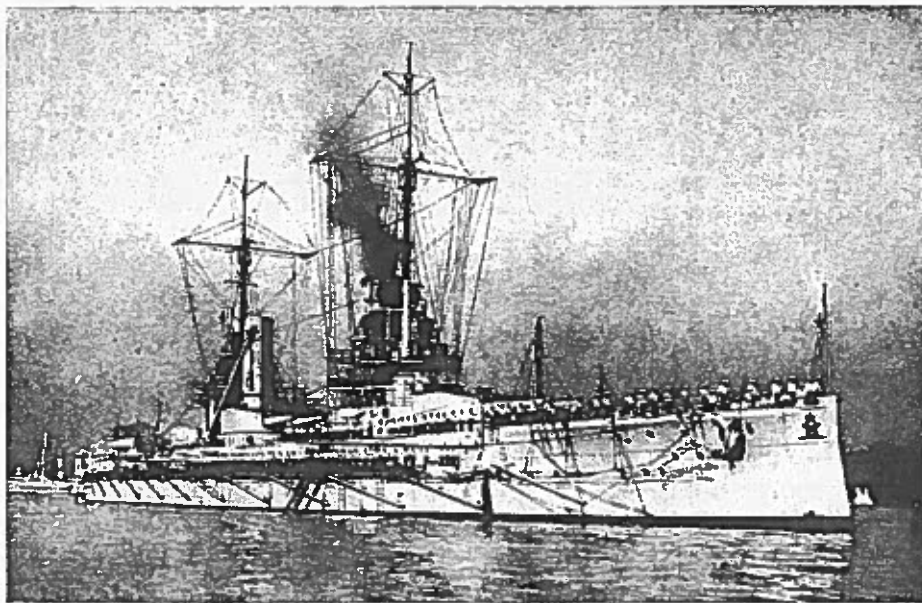
Vice-amiral allemand Franz von Hipper et son équipage

Finalement, fin mai 1916, les principales forces des deux flottes étaient prêtes pour la bataille. Sur les 32 cuirassés dreadnoughts britanniques, 28 étaient opérationnels : le Royal Sovereign mis en service le 25 mai n'était pas entièrement prêt, alors que Queen Elizabeth, Emperor of India et Dreadnought, avec lequel la course était entrée dans sa dernière ligne droite dix ans plus tôt, étaient en maintenance. Le croiseur de bataille Australia était également indisponible. Chez les Allemands manquaient à l'appel les cuirassés König Albert, en maintenance pour des problèmes de moteur, et le tout nouveau Bayern mis en service deux mois plus tôt, qui manœuvrait alors en Baltique.



Emperor of India

Pendant la préparation de l'opération les Allemands avaient mis en place des mesures de camouflage: le régime de silence radio n'avait pas été instauré pour ne pas dévoiler les préparatifs, mais les indicatifs avaient changé de propriétaire. Ainsi, l'indicatif DK appartenant au vaisseau amiral de Scheer, le cuirassé Friedrich der Grosse, avait été attribué à une station côtière. De plus, les messages étaient envoyés avec un cryptage de niveau 2, ce qui compliquait leur lecture même si les Anglais connaissaient le chiffrement allemand.



Phot. H. Menck. Kiel

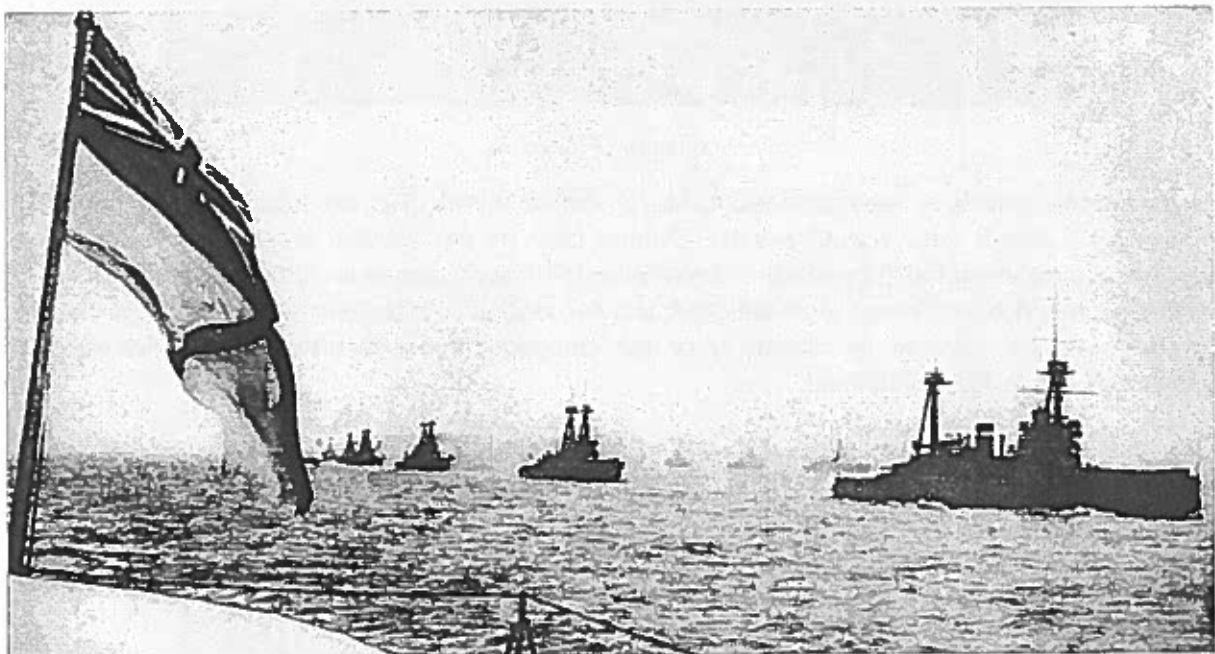
G. M. S. „Friedrich der Große“ (Paradeaufstellung)

Cuirassé Friedrich der Grosse

Les Britanniques ont tout de même réussi à prendre connaissance des plans allemands, et l'attribution de l'indicatif du vaisseau amiral à une station côtière avait déjà été découvert par la Room 40 (le service de décryptage de l'Amirauté britannique), mais les Anglais n'ont pas réussi à détecter la sortie en mer du Friedrich der Grosse et des principales forces allemandes: les relations tendues entre les cryptographes de la Room 40 et le bureau opérationnel de l'amirauté a provoqué un sérieux malentendu: à la requête concernant l'emplacement de l'indicatif DK, les décrypteurs ont répondu qu'il se trouvait "dans la baie de Jade" (où se situe la ville et la base navale de Wilhelmshaven), sans préciser l'appartenance de l'indicatif.

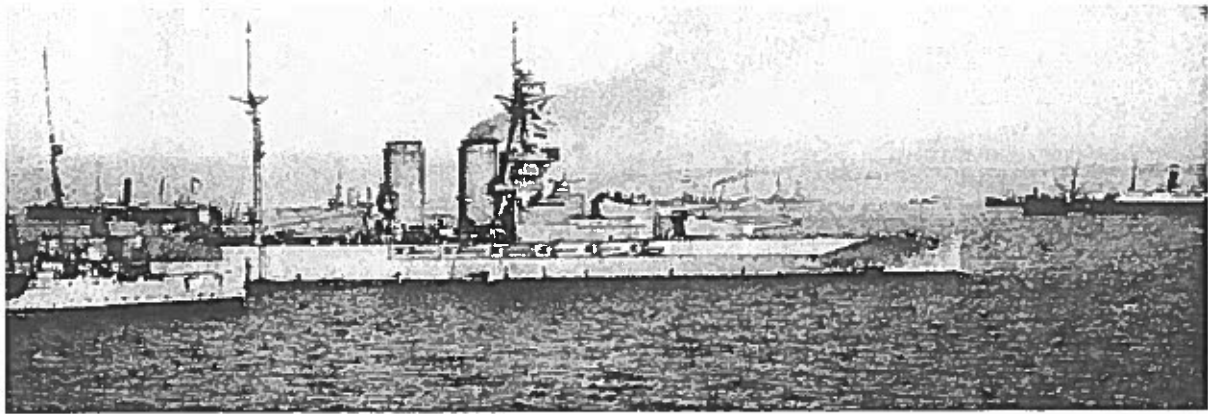
Les forces en présence

Dans la matinée du 31 mai 1916, les Anglais pensaient qu'ils auraient affaire à l'avant-garde de la flotte allemande, c'est-à-dire aux 1^{er} et 2^e groupes de reconnaissance sous le commandement du chef des forces de reconnaissance, le vice-amiral Franz von Hipper. Ils ignoraient encore que les principales forces commandées par Scheer étaient également sorties en mer. La disposition générale était la suivante: l'amiral John Rushworth Jellicoe, chef de la flotte britannique, avait sous son commandement trois escadres de bataille (1^{ère}, 2^e, 4^e) comprenant six divisions de croiseurs de bataille, soit 24 bâtiments au total — y compris le vaisseau amiral Iron Duke qui ne faisait partie d'aucune unité.



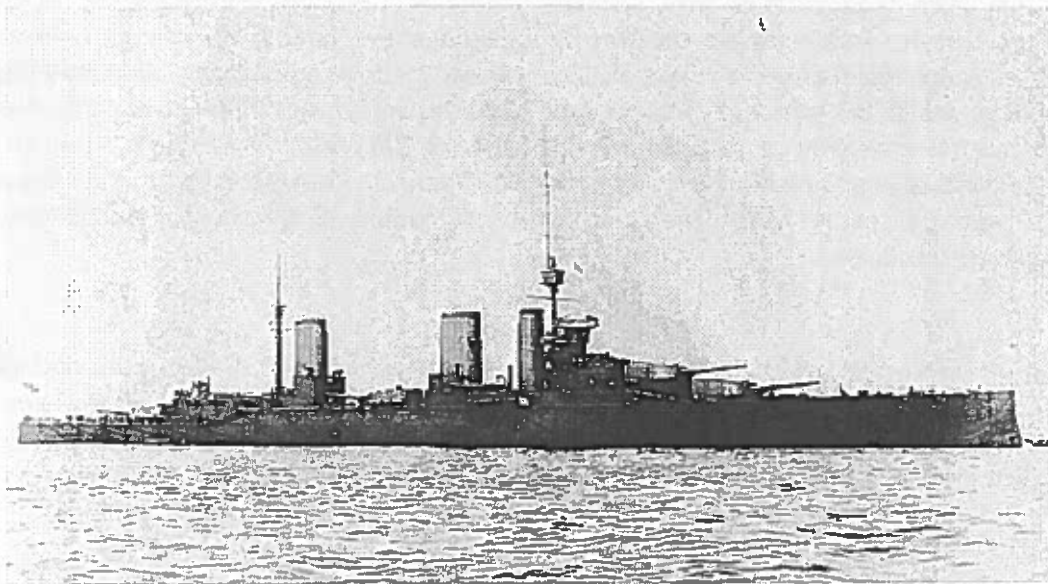
Flotte britannique

Mais les espoirs reposaient sur la 5^e escadre du vice-amiral Hugh Evan-Thomas, composée de seulement quatre navires contrairement aux quatre premières unités — mais il s'agissait des tout nouveaux croiseurs de bataille de classe Queen Elizabeth dotés d'un blindage efficace et d'une artillerie principale de 381 mm, pouvant atteindre une vitesse de 24 nœuds soit 3 nœuds de plus que la colonne des forces principales. Ils avaient une mission spécifique : grâce à leur vitesse, ils devaient accompagner les croiseurs de bataille plus rapides de David Beatty en lui assurant une suprématie de feu sur les bâtiments de Franz von Hipper, pour encercler la "tête" du convoi ennemi.



Queen Elizabeth

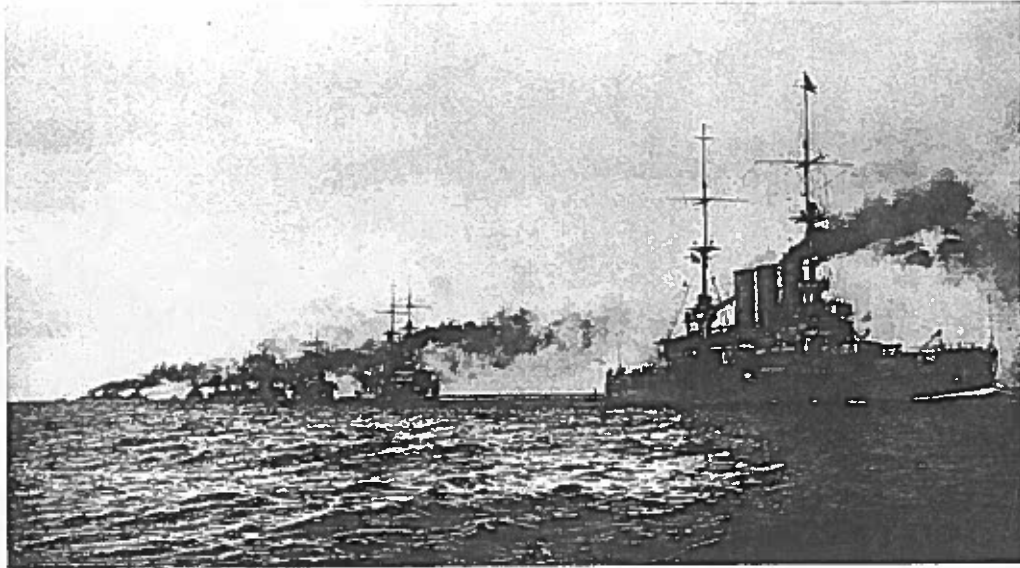
Le groupe de l'avant-garde britannique commandé par Beatty, hormis la 5e escadre, se composait des 1ère et 2e escadres de croiseurs de combat — soit cinq bâtiments chacune. Beatty tenait le pavillon sur le croiseur de bataille Lion qui, comme l'Iron Duke, ne faisait formellement partie d'aucune unité. La troisième escadre de croiseurs de bataille du vice-amiral Horace Hood, comptant trois navires, a été intégrée à la grande flotte et devait passer sous le commandement de Beatty après la rencontre avec l'ennemi.



Croiseur de bataille Lion

Au total, 42 navires lourds de la flotte royale accompagnés par 109 croiseurs, destroyers et navires logistiques sont partis au combat côté anglais. Leur puissance de feu représentait 272 canons : 48 de 381 mm, 10 de 356 mm, 110 de 343 mm et 104 de 305 mm. Le poids de la bordée totale des navires britanniques s'élevait à 150,76 tonnes.

Les forces principales de la flotte allemande semblaient bien plus modestes : la ligne de combat comptait deux escadres (1ère et 3e) comprenant quatre divisions de croiseurs de bataille et, comme chez les Britanniques, le vaisseau amiral Friedrich der Grosse qui ne faisait partie d'aucune unité. L'avant-garde de Franz von Hipper, composée de deux groupes de reconnaissance, comptait cinq croiseurs de bataille et cinq croiseurs légers.



La flotte allemande

De plus, à la veille de la sortie en mer, Reinhard Scheer avait ordonné d'inclure la 2^e escadre de croiseurs de bataille — six cuirassés ancêtres du dreadnought — pour compenser partiellement la supériorité des Anglais en armements lourds. Inconvénient : leur vitesse de navigation était basse et leur protection faible. Les cuirassés gênaient donc plutôt les actions des forces principales. Au total, les Allemands ont envoyé au combat 27 navires lourds avec 200 canons — 128 de 305 mm et 72 de 280 mm. Le poids de la bordée allemande s'élevait à 60,88 tonnes. 11 croiseurs légers et 61 destroyers étaient accompagnés par les forces légères. Le rapport du nombre de fanions était de 151 contre 99 au profit des Britanniques.

Toutefois, les Allemands avaient également des atouts : leurs cuirassés, à l'exception des navires obsolètes de la 2^e escadre, étaient mieux protégés que leurs homologues anglais, bénéficiaient d'une répartition plus rationnelle en compartiments hermétiques, et les équipages allemands se distinguaient par leur excellente préparation en artillerie.

Fin de la première partie

GUANTANAMO.

Etienne CARLIER, c.d.c.a.

Août 2016.

Historique.

En 1898, l'Espagne peinait à faire régner l'ordre dans ses colonies des Philippines et de Cuba. Les Etats-Unis envoyèrent leur cuirassé *Maine* à La Havanne, afin de protéger leurs intérêts et leurs ressortissants à Cuba. Mystérieusement, ce bateau explosa dans le port ... Il n'en fallut pas plus pour que les Américains déclarent la guerre aux Espagnols et, victorieux après quelques batailles navales, ils se trouvèrent en position de force pour la signature du Traité de Paris, le 10 décembre 1898.

Par ce traité, les USA reçurent les Philippines, Guam et Porto-Rico. Quant à Cuba, elle obtint son indépendance, sous la « protection » des Etats-Unis. De plus, les Etats-Unis reçurent de Cuba, la baie de Guantanamo en location. Cette baie se trouve au sud-est de Cuba et couvre une superficie de 120 kilomètres carrés. Théodore Roosevelt signa le bail avec les nouvelles autorités cubaines, le 23 février 1903. Cette convention a la particularité de ne pouvoir être annulée que par l'accord des deux parties intervenantes. Evidemment, les Etats-Unis n'ont jamais accédé aux demandes de résiliation du bail, formulées par les Cubains depuis la prise de pouvoir de Fidel Castro ... Un bail éternel, en quelque sorte !

Evolution.

Guantanamo devint une base navale initialement destinée à l'approvisionnement en charbon de la flotte atlantique de l'US-Navy.

De simple base de ravitaillement, elle se mua, dans les années trente, en base opérationnelle.

Sa situation particulière fit qu'à partir de fin 2001 – après les attentats du 11 septembre – les Américains y installèrent un camp de détention pour les prisonniers islamistes capturés aux Etats-Unis mais aussi en Irak ou en Afghanistan. Le nombre de détenus atteint presque mille mais beaucoup d'entre eux furent renvoyés devant une juridiction de leur pays d'origine. Il en restait en janvier 2016, entre cent cinquante et deux cents. Aujourd'hui, il en reste une bonne soixantaine mais ce sont les cas estimés les plus dangereux, dont aucun pays allié des USA n'accepte le transfert sur son territoire. Le Président Obama n'a pas pu tenir sa promesse électorale de fermer Guantanamo. Le problème échoira à Hillary Clinton si elle est élue. Par contre, si Donald Trump l'emporte, Guantanamo pourrait bien à nouveau se remplir...

Pour ce qui est du sort des derniers détenus, ceux-ci ne sont ni libérables – car trop dangereux – ni passibles d'un procès sur le sol américain, puisque certains ont été arrêtés de façon « douteuse » lors d'actions secrètes de la CIA ou du FBI. De plus, un certain nombre de prisonniers transférés dans d'autres pays ont été libérés par une justice trop laxiste ou se sont simplement évadés. Ce fut récemment le cas en Uruguay. Plusieurs ont été retrouvés en Syrie, les armes à la main, dans les rangs des djihadistes de l'Etat Islamique.

Statut juridique.

Les prisonniers de Guantanamo, par leurs avocats, ont invoqué le principe de *l'habeas corpus* (« Que tu aies ton corps ») interprété erronément comme le droit de ne pas être emprisonné sans jugement. Ce principe a valeur constitutionnelle aux Etats-Unis et n'est suspendu qu'en temps de guerre. Le Gouvernement américain a répondu par deux objections :

- d'abord, Guantanamo n'est pas aux USA : c'est un territoire loué aux Cubains ;
- de plus, par la voix de Georges W. Bush, les Etats-Unis ont déclaré la guerre au terrorisme. Comme ces prisonniers ont été capturés les armes à la main, ils sont reconnus terroristes et non prisonniers de guerre car ils n'en remplissent pas les conditions, selon les Conventions de Genève (III, art.4).

Par ces deux arguments, l'Administration américaine – tant de Bush que d'Obama – justifie la détention des terroristes et supposés-terroristes à Guantanamo. Mais ces interprétations du droit restent discutables...

En Droit des Conflits Armés, la notion de guerre s'entend entre deux ou plusieurs états, ou même un seul, s'il s'agit d'une guerre civile, tombant alors sous le coup du Protocole additionnel II de 1977. Des terroristes ne représentent pas un Etat, même pas l'Etat Islamique, qui n'est reconnu par aucun pays. Enfin, la notion d'*habeas corpus* peut aussi être interprétée comme l'injonction donnée au geôlier « d'avoir avec lui le corps » – entendons par là, le prisonnier – pour le présenter au juge. Notion floue s'il en est, qui remonte à 1679 et a toujours prêté à confusion, dans le droit anglo-saxon...

Quoi qu'il en soit, les USA ont rejeté cette objection. Les avocats des captifs de Guantanamo ont aussi retenu la parole du Président Bush, qui décrétait l'état de guerre, en arguant : « Les détenus sont donc des prisonniers de guerre, avec tous les droits prévus par les Conventions de Genève ».

Erreur ! Ils ne répondent pas à toutes les conditions pour bénéficier de ce statut. Entre autres, le respect des règles du droit des conflits armés et plus largement, des Conventions de Genève. Ce sont donc des prisonniers de droit commun. Ils devraient donc être jugés par une juridiction américaine ... mais ils sont en territoire cubain. Or, Cuba ne veut surtout pas se mêler de cela ! Par conséquent, la situation peut durer indéfiniment, tout comme le bail de location de Guantanamo.

En fin de compte, cela arrange bien les Etats-Unis et une bonne partie des gouvernements occidentaux, même si le « politiquement correct » justifie quelques protestations occasionnelles... C'est le cas des défenseurs des droits de l'homme qui, à part réclamer la libération des captifs, n'ont aucun autre argument juridique à présenter.

Les accusations de mauvais traitements et de tortures ne sont pas recevables : elles proviennent d'organisations peu crédibles ou de prisonniers libérés. Seule la Croix-Rouge a dénoncé l'intervention de médecins en aide aux interrogateurs. La frontière entre persuasion et torture est-on le sait-très floue. Les Américains affirment que les conditions de détention sont comparables à celles de leurs pénitenciers.

Quant à l'Observatoire International des Prisons (OIP), il aurait certainement plus à trouver dans les geôles d'Afrique et du Proche-Orient ... Si cet organisme se dit scandalisé par Guantanamo, n'oublions pas qu'il l'est aussi par les prisons belges, régulièrement montrées du doigt pour leur surpopulation (la faute à qui ?) ou pour leurs douches communes ... chose que l'on trouve normale dans les vestiaires des clubs de football !

En 2006, la sénatrice belge Anne-Marie Lizin (PS), en tant que représentante de l'OSCE, visita Guantanamo dans le but avoué de faire éclater le scandale. Il n'en fut rien. La dame déclara en fin de compte que « les conditions de détention à Guantanamo n'étaient pas pires qu'en Belgique ».

A son arrivée, tout détenu reçoit un exemplaire du Coran et un tapis de prière. Cinq fois par jour retentit l'appel à la prière et une flèche peinte sur le sol indique la direction de La Mecque.

Réflexions :

Actuellement, Guantanamo n'héberge plus que soixante et un terroristes ou présumés tels. Par leur privation de liberté, ils ne peuvent pas poursuivre leurs méfaits.

Combien de fois n'a-t-on pas entendu, après des attentats islamistes en Europe ou ailleurs, que certains de leurs auteurs étaient déjà connus des services de sécurité comme « individus radicalisés » ? Pourquoi donc n'étaient-ils pas surveillés de très près ? Ou internés ... ? Que fait-on des listes « S », sinon retourner, après coup, voir si l'inculpé y figurait déjà ?

Le débat est cornélien :

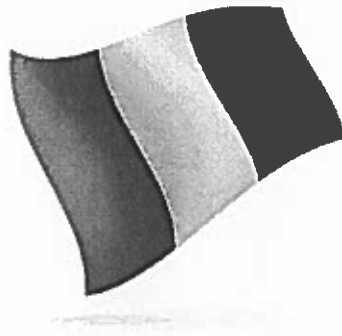
Supprimer Guantanamo et mêler les détenus islamistes aux autres prisonniers dans les prisons classiques ?

Maintenir Guantanamo afin d'éviter que ses détenus ne radicalisent d'autres prisons ?

Exporter le « modèle Guantanamo », vu que l'Occident est en guerre contre l'Etat Islamiste et d'une façon générale, contre tous les islamistes radicalisés ?

Chacun peut en penser ce qu'il veut, vu que le droit est dans une impasse. Mais finalement, il faut toujours choisir son camp ... Le lecteur jugera.

In Memoriam



Les membres du Cercle Royal des Officiers de réserve de Mons et du Cercle Royal des Officiers et des Sous-Officiers de Tournai ont perdu en la personne du Lt-Col Hre André Hinnekens, un ami fidèle qui nous a quitté sans bruit.

André était un Officier de réserve brillant qui avait le sens du devoir et du service pour son pays.

Sa longue carrière et son expérience d'officier nous en dit long sur le vécu de situations notamment conflictuelles qu'il a connues lorsqu'il était au Congo dans les années 60.

Dès son retour en Belgique, le Lt-Col Hinnekens poursuit sa carrière d'officier de réserve dans différentes unités d'infanterie et notamment le prestigieux Bn du 12/13 Li.

C'était un homme pragmatique qui était déjà bien conscient de l'évolution de la société et de la menace qui fragilise notre pays. Sans être devin, André anticipait le danger. C'est pourquoi, il était attentif à la formation de son cadre et du personnel militaire qu'il commandait.

Exigeant sans doute, le Lt-Col Hinnekens savait qu'il fallait se donner les moyens pour faire face au danger par une préparation constante, efficace et maximale pour faire face à la menace.

Au-delà de l'aspect militaire, retenons surtout qu'André était un homme bon et juste, conscient de la fragilité des valeurs de la démocratie qui étaient sa raison de vivre. C'est pour cela qu'André se surpassait chaque jour. Il est un exemple pour nous tous.



Nous déplorons le décès de Monsieur Edouard Massy, Past Président du Cercle Royal des Sous-Officiers de réserve de Mons. Edouard Massy était un homme qui s'est investi tout au long de sa carrière de Sous-Officier de réserve. Sa motivation et son abnégation étaient appréciées par chacun d'entre nous.

C'était un homme de service, très apprécié de tous. Il était le Papa du Cdt Hre Christian MASSY, membre de notre association. A Christian et sa famille, nous adressons nos sincères condoléances.

Activité

Samedi 04 février 2017:

Assemblée générale du CROR Mons

Conférence de Monsieur Joël BEYAERT

«La retraite allemande de la Normandie à l'Allemagne en 1944»

Talon de réservation et d'inscription à renvoyer

chez Alain KICQ, rue de la Licorne 34 – 7022 Hyon

Tél. 065/35 42 85 – GSM 0485/13 12 01 – e-mail: alain.kicq@hotmail.be

Nom et prénom :

Votre e-mail :

- Verse le montant de la cotisation 2017, soit 12,50 €

- Participera à l'AG du CROR MONS avec personne(s) OUI - NON (*)

Je verse au compte **BE64 0015 7243 3452** du CROR Mons la somme de €

Pour la cotisation 2017 : 12,50 € OUI – NON (*)

Pour l'apéritif suite à la conférence **uniquement** : 5,00 € OUI - NON (*)

Pour le repas de tradition (**apéritif de clôture inclus**) du 04/02/2017 :

40,00 € (membre en règle de cotisation au 31/12/2016) =

50 ,00 € (non membre) Xpersonne(s) =

Soit un total de €

Virement effectué le

Signature :

(*) Barrer la mention inutile

